

vol. 2 no. 2

Le Langage

Phi Zéro

revue étudiante de philosophie

décembre 1973

Phi Zéro

Revue étudiante de philosophie

FAIRE PARVENIR ARTICLES, NOTES, ESSAIS, APHORISMES,
COMPTES RENDUS ET CHRONIQUES A:

PHI ZERO

Service de documentation

Département de philosophie (U de M)

2910 Edouard-Montpetit, opt. 423

Montréal 101

*PHI ZERO paraît deux fois par semestre académique sous
la direction du Service de documentation du Département
de philosophie de l'Université de Montréal.*

PHI ZERO: abonnement annuel, 4 numéros: \$2.00

*PHI ZERO est également disponible au Service de docu-
mentation au prix de \$0.65 le numéro.*

DEPOT LEGAL -- no D 735 260

COMITE DE DIRECTION

*Benoit Bernier
Pierre-Paul Bleau
Suzanne Foisy
Jean-Claude Mineau*

COMITE DE LECTURE

*Marielle Cauchy
Paul Cauchy
Marcel Goulet
Lorraine Lamoureux
Jean-Claude Mineau*

NOTE: Le comité de lecture a pour tâche principale de déterminer le contenu de la revue. Il est essentiellement composé d'étudiants du Département de philosophie de l'Université de Montréal. Pour que PHI ZERO réponde également aux intérêts des étudiants du premier cycle, le comité de direction les invite instamment à venir occuper les places qui leur reviennent au sein du comité de lecture.

s o m m a i r e

ESSAIS

<i>Essai sans Je.....</i>	<i>Suzanne Foisy</i>	: 6
<i>Conscience, existence et dépassement de soi..</i>	<i>Claude Lafleur</i>	: 8
<i>Destituer.....</i>	<i>Pierre Rul-Angenot</i>	: 13
<i>Le pétard philosophique.....</i>	<i>Jean Meunier</i>	: 37

LANGAGE

<i>Rencontre avec la vie.....</i>	<i>Antonine Maillet</i>	: 40
<i>Philosophie du langage et psychologie.....</i>	<i>Jean Trudel</i>	: 51
<i>L'expérience brisée.....</i>	<i>Gabriel Bertrand</i>	: 77
<i>Pour oeuvrer un journal.....</i>	<i>Denis Pinsonneau</i>	: 83
<i>Oneiros.....</i>	<i>Alain Chevrette</i>	: 92

PHILOSOPHIE, EDUCATION, RECHERCHES

<i>La philosophie au C.E.G.E.P. du Vieux-Montréal.....</i>		
	<i>EN COLLABORATION</i>	: 114
<i>L'école, la culture et les valeurs.....</i>	<i>Pierre Rul-Angenot</i>	: 140

Essai sans je

*Qui peut se vanter d'écrire sans
s'inspirer de personne ?*

*Qui peut professer de se mêler de
choses qui le regardent ?*

*Devant l'entretien infini de deux
indéfinissables.*

*Ne pas dire ni je, ni nous, ni on,
ni vous, ni il, ni oui, ni non.*

*Se mettre entre guillemets, être
ces guillemets*

*Aller jusqu'au bout, retourner aux
origines*

Traîner son signe près de soi.

*De toute façon, il est toujours
trop tôt ou trop tard*

Le pas assez et la surabondance.

Davantage en avantage. Le chaque fois.

Ecart temporel comme distraction.

Cette merveilleuse minute. Absoluité.

ET
10
10
10

D'autres se vantent de n'avoir jamais lu
 D'autres lisent, relisent et lisent encore
 D'autres sont aveugles
 D'autres n'ont pas la main pour écrire
 D'autres n'ont pas l'oreille pour entendre
 l'éloquence et la subtilité, le "mot avisé"
 ou simplement le "mot d'esprit".

Ceux-là ne sentent pas l'espace

Comédie philosophique, parole surabondante
 et vide

Analyse de l'impossibilité logique
 du silence

Solitude certaine

La naissance de la conscience: quoi dire
 sans l'autre

Et ce sujet qui ne voit pas son oeil
 ni mon oeil

Rire et tragique coïncident

De toute façon, laisser sa trace

Trois petits tours, et puis...

Suzanne Foisy

PHILOSOPHIE, UNIVERSITE DE MONTREAL

Conscience, existence et dépassement de soi

Ces quelques lignes ne sont que l'expression de mon affliction face à une philosophie qui tend à se fossiliser. Elles auraient pour but d'attirer l'attention sur des horizons nouveaux, plus riches et plus englobants. Elles voudraient faire tourner le regard vers des directions nouvelles, qui s'offrent à la réflexion humaine et dans lesquelles oeuvrent déjà certains chercheurs tels que ceux de la psychologie phénoménologique ou de l'expérimentation pharmacologique. Enfin, j'exprimerai mon profond désir d'une écriture qui sache rendre compte, et de façon vivante, de la richesse et de la complexité de l'existence humaine.

I- LA CONSCIENCE

Pour la pensée phénoménologique, l'expérience vécue est le fondement de toute connaissance humaine. Par conséquent, le vécu constitue le champ d'investigation de cette pensée. Par ailleurs, elle reconnaît à la conscience un rôle prépondérant dans le processus de connaissance expérientielle. "En tant que forme de connaissance "expérientielle", la psychologie phénoménologique présuppose que la conscience est le processus fondamental et central". (1) La conscience, dont il est ici question, doit s'entendre comme un acte, une activité de visée. Elle est sur le mode de "présence à ...": présence à soi, à autrui ou au monde-objet.

1) Hubert Bonner: tiré de l'article "La personnalité proactive", p.82, du livre "Psychologie et libération de l'homme" de

Ces quelques précisions avaient pour but de faciliter la compréhension des remarques qui suivent. Remarques, après lesquelles, nous serons en mesure d'aborder l'analyse de la prise de conscience.

II- MODIFICATIONS QUALITATIVES DE LA CONSCIENCE:

CONSCIENCE MECANIQUE (1) ET CONSCIENCE INTENTIONNELLE

Les gestes que nous posons, ainsi que la vision du monde qui les sous-tend, nous sont dictés, en majeure partie, par la tradition. Tradition, dont d'ailleurs nous ne saisissons le sens que plus ou moins explicitement. Nous reconnaissons ici le "on" heideggerien auquel succombe la masse des consciences individuelles. Les gestes ainsi posés ne peuvent, en aucun cas, s'identifier comme expression d'une liberté. Ainsi se manifeste à l'échelle sociale ce que nous appellerons conscience mécanique ou non-intentionnelle.

Cette conscience non-intentionnelle, loin de se manifester uniquement au niveau social, est celle-là même qui caractérise, de prime abord et le plus souvent, notre banalité quotidienne. En effet, même les gestes librement posés ou les actions exprimant un choix personnel ne tardent pas à succomber sous l'emprise de l'habitude.

James F. Bugental, Marabout, Ed. Gerard, 1972.

- 1) Colin Wilson: tiré de l'article "La psychologie existentielle: le point de vue d'un romancier", p.89, également du livre "Psychologie et libération de l'homme" de James F. Bugental.

Mais, si l'habitude est à l'origine de ces jours ternes et plats où nous "sommes vécus" au lieu de "vivre", la reconquête de notre liberté fondamentale (conscience intentionnelle), elle, nous ramène à la vie au sens plénier du mot.

III- L'ILLUMINATION OU PRISE DE CONSCIENCE

En ces rares moments où nous échappons au joug de l'habitude, en ces flambées de liberté, toutes nos perceptions se trouvent transfigurées. Tous les objets qui s'offrent à notre regard recèlent une beauté, une richesse quasi illimitées. C'est que ce n'est plus la conscience mécanique qui perçoit. C'est le moi réel. (Ces moments de plénitude ou d'hyper-sensibilité, Maslow les appelle "expérience du sommet" ou encore "expérience paroxystique" (1).) Les modifications de la conscience, que sous-tend l'expérience de l'éveil, culminent dans l'illumination ou prise de conscience. Celle-ci résulterait de la profonde coïncidence d'une "conscience percevante" et de l'objet de sa perception. Ainsi, dans une lettre à H. Laborit (2), N. Bourque (2) écrivait: "Aussi, à aucun moment, l'expérimentation pharmacologique ne doit-elle séparer les transformations de la conscience

1) Abraham Maslow: *Vers une psychologie de l'être*, coll. "L'expérience psychique", Fayard.

2) Henri Laborit: biologiste français travaillant à des recherches en psychopharmacologie et soulignant l'importance primordiale de l'imagination dans la recherche scientifique; voir *Biologie et structure*, coll. Idées, Gallimard et *L'homme imaginant*, coll. 10/18.

3) Normand Bourque: membre de l'équipe Multidisciplinaire (Vieux-Mtl).

de l'opérateur de celles de la matière si bien que, dans cette union mystérieuse, un point d'équilibre profond est atteint entre un monde intérieur extériorisé et un monde extérieur qui s'intériorise jusqu'au jaillissement de l'illumination".

La prise de conscience exige donc une parenté intime entre l'objet de cette dernière et l'existence de celui qui l'expérimente. Egalement, elle engage l'homme total et non seulement l'intellect. Par là, l'expérience de l'illumination représente un stimulant psychologique dont on ne soulignera jamais assez l'importance. Elle amène l'expérimentateur à repenser son identité en des termes radicalement nouveaux. Elle le sensibilise à la nécessité d'assumer pleinement la réalisation de son être.

IV- L'ECRITURE: ECHO DE L'EXISTENCE

Comme nous l'avons montré, le champ de la conscience coïncide avec l'expérience vécue. Par conséquent, tout texte ayant pour but d'amener à la prise de conscience devrait être "vivant". Des "mots-vivants" pour mettre fin à cette triste et désolante habitude qu'a la philosophie de momifier les questions fondamentales qu'elle se pose parfois.

Ces écrits devraient garder l'écho des luttes, des recherches et des interrogations d'un homme en cours de réalisation de soi. D'un homme attentif à sa propre expérience subjective. Des textes tout

empreints de cette vision esthétique caractérisant l'être-en-avant-de-soi, possédant une écriture sensibilisée à la magie des gestes, des formes, des sons et des couleurs, voilà se qui s'impose... Des mots-explorateurs, animés par une imagination fertile, tel serait le langage susceptible de conscientiser l'homme.

Peindre la "vision tragique de l'existence", cette caractéristique si marquante de l'homme proactif (1), voilà quelle est la tâche d'un langage vivant. Ce sens du tragique provient de ce qu'un être en cours de réalisation de soi, d'ores et déjà, reconnaisse l'abîme, qui toujours le séparera de ce qu'il devait être. Somme toute, c'est la lutte de cet être profondément conscient de sa finitude et de sa dérélition qui demande à être traduite en mots.

Repenser l'homme et l'activité humaine en des termes nouveaux, les hisser du rural au cosmique, telle est la tâche à accomplir.

AMEN

Claude Lafleur

PHILOSOPHIE, CEGEP DU VIEUX MONTREAL

1) Individu proactif: en cours de réalisation de soi ou encore être-en-avant-de-soi; terminologie utilisée par Hubert Bonner (voir note 1 de la page titre)

Destituer

"L'AVENEMENT DU SENS DANS LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE" (1)

"La pensée à venir ne sera plus philosophie, parce qu'elle pensera plus originellement que la métaphysique, mot qui désigne la même chose. La pensée à venir ne pourra pas non plus, comme Hegel le réclamait, abandonner le nom "d'amour de la sagesse" et devenir sagesse elle-même sous la forme du savoir absolu. La pensée redescendra dans la pauvreté de son essence provisoire. Elle rassemblera le langage en vue du dire simple. Ainsi le langage sera le langage de l'Être, comme

- 1) PHI ZERO publie sous le titre "DESTITUER", la première des trois parties qui composent cet essai; les deuxième et troisième parties paraîtront dans les numéros de février et avril '74.

les nuages sont les nuages du ciel. La pensée, de son dire, tracera dans le langage des sillons, sans apparence, des sillons de moins d'apparence encore que ceux que le paysan creuse d'un pas lent à travers la campagne!"

(HEIDEGGER, M., fin de la "lettre sur l'humanisme"

ABBREVIATIONS

APZ: *Ainsi parlait Zarathoustra*

ASZ: *Also sprach Zarathoustra*

NP: *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*

AVANT-PROPOS:

Lorsque, selon ses propres termes, André Malraux nous conviait à transformer en conscience le champ le plus vaste possible de l'expérience humaine (erlebnis), il rétablissait avec Nietzsche, par son appel vigoureux à une transmutation convaincue, ce lien urgent d'une vivifiante parenté; rarement héritage philosophique fut-il si lourd à recueillir, si délicat à assumer, si exigeant au moment d'en rendre compte puisqu'il s'affirme, sans compromis, comme cet interminable combat dont l'issue demeure à jamais incertaine.

"La Naissance de la Tragédie" fournissait déjà au guerrier téméraire l'occasion exceptionnelle de fourbir des armes fracassantes. A la synthèse historique du célèbre fondateur de l'Académie, comme plus tard à la critique transcendantale du philosophe de Königsberg, Nietzsche entreprendra d'opposer le chant dionysiaque du prophète Zarathoustra; non point, certes, à la manière du logicien prudent qui confronte les propositions de son calcul pour trancher le problème de leur compatibilité, mais bien davantage sur le ton défiant de l'annonciateur édifiant qui disloque jusqu'aux confins de la folie les linéaments nerveux du savoir même au nom duquel ces Platon et ces Kant avaient déjà, une fois pour toutes, décidé, en fils impénitents, de l'avenir de l'homme.

Or, le conflit est toujours dramatique, qui dresse la culture contre ses propres produits par le biais d'une revendication radicale. Car si le discours, institué dans l'horizon sémantique des modèles qui le soutendent, doit assurer le fonctionnement efficace de l'appareil critique, la remise en question est, d'emblée, compromise "ab ovo" dans la pureté de sa démarche: on ne peut, en effet, sans se condamner au cercle, vouloir récuser en profondeur une vision du monde par la mise en oeuvre des modes d'expression que cette vision même a engendrés. Au demeurant, pareille circularité n'en a pas moins promu son tracé imperturbable de Socrate à Hegel, dessinant aulong de son parcours défini, le masque gravide d'une pensée impatiente de se reconfirmer toujours. Car disqualifier sans cesse une définition au profit d'une autre plus conforme, aboutit historiquement à verrouiller le mode d'instauration de tout discours possible sous la forme d'un ordre instituant dont l'opérer monovalent installe, sans appel, les conditions d'intelligibilité du Monde et de l'ensemble des relations que l'homme demeure susceptible d'entretenir avec lui. Le problème strictement sémantique n'est donc jamais que l'avvers d'une médaille dont l'envers décide du sens et de l'enjeu de l'action.

Ainsi le drame nietzschéen se noue-t-il simultanément sur le plan du langage et au niveau de l'attitude manifestée comme l'expression du non-dit. Pour avoir suspendu brusquement le jeu des

signes dans l'espace traditionnel de la philosophie et bousculé, ce faisant, les normes qui président à leur interprétation, le symbolisme de Zarathoustra incarne, à notre point de vue, la plus haute période d'un chant annonciateur dont l'écho répercute les accents jusqu'aux frontières de l'indicible pour les ébranler. C'est que le nihilisme s'éprouve d'abord comme l'aventure d'une dislocation, d'un émiettement d'un regard, au profit du mouvement constituant qui provoque, à l'intérieur du champ conventionnel éclaté, et sous la poussée de la volonté de puissance, l'avènement irréductible d'un sens infiniment générateur, au détriment de l'évènement dévalué.

Dans cette perspective, il convient de retracer d'abord, par la genèse du modèle platonicien, les conditions historiques de l'enfermement originnaire sous l'effet irréversible de l'opérer instituant. La note thématique, ensuite, dans le prolongement de la première, tente de situer la contribution nietzschéenne proprement dite en plantant le décor qui préside à la mise en oeuvre de l'opérer constituant. La note critique, enfin, risque un premier bilan critique et propose une attitude culturelle à l'homme de demain.

-1-

"DESTITUER"

*"Diesen Rat aber rate ich Königen
und Kirchen und allem, was alters -
und tugendschwach ist - lasst euch
nur umstürzen . Dass ihr weider
zum Leben kommt, und zu euch - die
Tugend -".*

(ASZ, p. 144)

Lorsque l'auteur des "Considérations Intempestives" exige du grand disciple de Socrate un retournement inconditionnel, il en appelle, au fond, à la même critique radicale dont use le théoricien du "Capital" lorsqu'il reprochait au fondateur de la "Phénoménologie de l'Esprit" d'entretenir vainement le mouvement d'une dialectique malsaine qui marchait sur la tête. Ainsi Nietzsche et Marx raffermissent-ils à travers les dédales de l'Histoire les liens désormais indéfectibles d'une concrète parenté puisque pareille vision leur est insupportable: depuis Platon, la tâche proprement philosophique se résoudrait dans un recensement exhaustif de l'univers des Idées, de même, l'impérialisme hégélien n'aurait d'égal que l'impertinence de sa raison à prétendre assoir, en toute légitimité, les fondements d'une véritable monarchie de la réalité.

"D'UNE PROMOTION DE DOCTORAT - Quelle est la mission de toute instruction supérieure? - Faire de l'homme une machine. - Quel moyen faut-il employer pour cela? - Il faut apprendre à l'homme à s'ennuyer. - Comment y arrive-t-on? - Par la notion de devoir. - Qui doit-on lui présenter comme modèle? - Le philologue: il apprend à bâcher. - Quel est l'homme parfait? - Le fonctionnaire de l'Etat. - Quelle est la philosophie qui donne la formule supérieure pour le fonctionnaire de l'Etat? - Celle de Kant: le fonctionnaire en tant que chose en soi, placé sur le fonctionnaire en tant qu'apparence."

Ce vocabulaire provocant tire toute sa signification du souci métaphysique qui anime la vocation du poète de Sils, dans la mesure où telle démarche se vit comme inséparable de sa dimension politique prise en général : celle par laquelle toute relation au monde doit s'exprimer en termes de rapport de forces. Précisément, l'aspect socio-culturel de ce rapport est une institution; et celle-ci, dans sa conception spécifique, apparaît toujours comme le produit local d'un processus global et générique au cours duquel le pouvoir en place établit, entre des termes et en vue d'une fin, une série de relations en manière telle que cette fin soit réalisée en permanence. Cette réalisation se voit assurée par l'application de normes déterminantes dont l'ensemble constitue un code; le respect de ce code garantit le jeu du processus. La très célèbre "Prosopopée des Lois", qui fait toute réplique que Socrate adresse à Criton avant de poser le geste fatal, en représente le vibrant témoignage.

Pour Nietzsche, comme pour Marx, l'institution philosophique demeure l'occasion et le lieu d'un assaut sans cesse renouvelé et si tous deux s'accordent sur une critique du pouvoir, l'un la formulera en termes de lourdeur et de dégénérescence tandis que l'autre la recouvrira du vocabulaire de l'aliénation mais l'un comme l'autre n'auront de cesse qu'ils n'aient dénoncé, puis renversé le dangereux mécanisme par lequel la vie se trahit elle-même dans l'univers de la pensée. Freud lui-même ne

s'est jamais saisi du verbe VERLESEN que pour révéler, par cette faille dans la continuité d'une lecture, la présence d'un univers souterrain, prodigieusement discontinu, et dont il paraissait soudain urgent de faire l'inventaire. Un jour, lorsque Nietzsche fut passé, les étoiles qui brillaient au firmament du platonisme s'affaiblirent une à une.

Si l'évolution de la pensée philosophique se nourrit effectivement des avatars qui jalonnent l'existence du couple réalité-apparence, il conviendrait de ménager au fondateur de l'Académie la place de choix qui lui revient de droit. Avant lui, l'unité cosmo-biologique, caractéristique de l'univers présocratique, enveloppait dans une heureuse immédiateté le rapport de l'homme à son Monde, ce creuset qui allait voir éclore le génie grec et par rapport auquel les grands bâtisseurs des systèmes ultérieurs ne sont que de nobles bâtards:

"Platon lui-même est le premier grand hybride tant dans sa philosophie que dans sa personne."

(NP, p. 38)

De Milet à Ephèse, de Samos à Elée, d'Abdère à Clazomènes, le grand miracle s'est accompli: le sujet, heureux en situation de se sentir chez lui, jouit des fruits de son imagination débridée et donne libre cours à cet instinct du savoir où la connaissance et la vie s'unissent au rythme de l'univers pour se soutenir et se confirmer mutuellement:

"Le philosophe cherche à faire résonner en lui la symphonie universelle et à la projeter hors de lui en concepts."

(NP, p. 47)

L'intuition origininaire de l'unité de l'être est ainsi vécue naïvement c'est-à-dire profondément; et aussi longtemps que cette intimité se maintiendra en intensité voire en ferveur, la philosophie ne prendra pas conscience du mouvement qui l'anime; elle ne deviendra pour elle-même un lieu de préoccupation qu'au moment où progressivement elle s'affirmera comme discipline particulière: elle se mettra alors à revendiquer, à partir d'un point de départ spécifique, le point de vue de la totalité.

Cette spécificité, par laquelle Jaspers distinguait le commencement de l'origine, s'enclôt dans un langage qui l'institue progressivement par l'aménagement de concepts adéquats; mais le souci même de cette adéquation révèle l'inadéquation fondamentale, la trahison accomplie et la perte du secret.

"Ainsi Thalès a vu l'unité de l'être; et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau."

(N.P., p. 48)

Cette sanction par l'appauvrissement n'admettait qu'un seul remède: le recours aux soins de la raison; mais alors le drame est consommé puisque désormais la philosophie se voit contrainte d'en appeler au savoir pour s'entretenir au sujet de l'être si bien qu'au

terme de la communication engagée sur les voies de la dialectique la pensée prend le pas sur la vie, la connaissance sur l'instinct. Ce grand divorce préside à l'apparition de la réflexion scientifique qui garantit le règne du concept contre les assauts vitalistes, et aménage les fondations de l'institution philosophique en inaugurant la longue histoire de la pensée qui se survit à elle-même et se cache derrière ses propres produits.

Des Physiciens de Milet aux Atomistes d'Abdère la vigueur s'accroît tandis que le programme se précise: sauver les apparences c'est-à-dire mettre fin au scandale en présentant de l'être une conception qui permette d'en rendre compte légitimement. En moins de deux siècles d'apories les positions, toujours quelque peu partisans, eurent tout loisir de se regrouper, malgré les dissidences et les nuances, autour des deux interprétations radicales: le mobilisme d'Héraclite, pneumatique et irrationnaliste, et d'autre part le monisme logico-ontologique de Parménide. Toutes ces réponses, quoique très insatisfaisantes et superficielles laissèrent cependant des traces profondes et indélébiles, même si par la suite d'autres voies furent promues.

L'insuffisance des solutions qualitatives dont le "Nous" d'Anaxagore représente déjà néanmoins le modèle le plus élaboré, et des réponses quantitatives traitées par Démocrite et Leucippe en termes de vitesse, de disposition et de coefficient de peuplement eut tôt fait de décourager une recherche orientée exclusivement vers

l'objet de la connaissance: le sujet deviendra bientôt le lieu privilégié des mêmes préoccupations; en sorte que ce qui semble être, à première vue, un renversement de perspective, ne représente, en fait, qu'un déplacement du centre d'intérêt et ne témoigne en rien d'un changement dans l'étât d'esprit.

Ainsi, il ne peut être question d'abandonner la mesure, mais seulement de modifier l'étalon comme nous en assure Protagoras.

Par la démarche des Sophistes, celle de Gorgias en particulier, la philosophie découvre le pouvoir miraculeux du langage; l'être se fait discours ludique et, sous l'influence du fondateur de la rhétorique, s'enferme dans le cercle des apories dont Zénon s'empressera de retourner les flèches contre son propre parent d'Elée. Or, l'idée que le savoir, ou sa réfutation, est affaire de langage n'a évidemment pas échappé à Socrate qui joue, ce faisant, la carte de ses admirateurs.

Mais la pratique de ce brillant élève d'Anaxagore (si l'on concède à une certaine tradition) acquiert toute son originalité au moment où, rompant avec le scepticisme déguisé de l'utilitarisme sophistique, il institue une relation morale entre le connaître et l'agir: la dialectique répondra à la rhétorique sur le mode de la vérité. Une intimité toute neuve unira désormais les problèmes du savoir et les difficultés de l'existence en termes de valeur, celles-là même que la science peut garantir et que l'ami de la sa-

gesse se doit de préserver; rendus inoffensifs par la pensée, les instincts moraux transfigurés ont acquis force de loi:

"Une vie dirigée par la pensée! La pensée sert la vie alors que chez tous les philosophes antérieurs la vie servait la pensée et la connaissance...Car c'est une croyance propre à Socrate, que la connaissance et la moralité sont identiques...Ici Socrate devient le censeur de son temps. Le monde entier de l'anthrôpina lui apparaît comme un monde de l'amathia. Il y a deux mots, mais quine sont liés solidement à aucune idée. Son effort tend à mettre de l'ordre dans ce monde, car il croit que, l'ordre ayant été fait, l'homme ne pourra manquer de vivre vertueusement. Une doctrine des "biens moraux" est le but de toutes les écoles qui procèdent de lui, une sorte d'arithmétique et de mensuration du monde moral".

(NP, pp. 177, 8, 9)

Nietzsche saura s'insurger en dénonçant l'avilissement de la vitalité pervertie par l'effet d'un eudonisme qui traite le savoir, la vertu et le bonheur comme les variables d'un équation de la prudence. Mais le plus grave demeure, à savoir qu'en cautionnant les normes d'un ordre simplement logique, on a entériné du même coup les exigences du fondement ontologique qui le supporte et le garantit.

Malheureusement, à cet instant précis, la trace socratique se brouille sur la piste de Platon.

Avec l'illustre auteur des dialogues, un certain nombre de malentendus paraissent devoir prendre fin. D'abord Parménide et Héraclite en sont pour leurs frais puisqu'il y a, dans l'Univers, du repos et du mouvement à condition de s'entendre sur une interprétation de l'être essentiel; le monde sensible et changeant de l'expérience est le reflet du monde immuable des essences idéales, et il n'en représente que le mauvais décalque par l'effet d'un rapport de participation qui étage et cloisonne, au moins dans le premier Platon, les multiples paliers de signification. Le ciel intelligible lui-même est stratifié par une logique de la participation réglée à son tour par l'effet d'une concentration non topologique, cette fois, du Bien générateur. Ainsi surgit du fond des âges de la pensée philosophique une véritable bureaucratie du réel qui clôture en une gigantesque institution théologique le champ des interprétations possibles du rapport que l'homme entretient avec le Monde. Le mouvement de verticalité descendante de générale au plus spécifique ordonne le jeu de la connaissance tandis que la démarche ascendante assure la moralité. Et ce verrouillage de significations entraîne une véritable asphyxie du sens si bien qu'Aristote aura beau vouloir recommencer la partie, elle se jouera chaque fois sur le même échiquier.

Cependant, pour Nietzsche, Platon a truqué le jeu pour rai-

sons de sécurité métaphysique: afin que le sujet se sente toujours chez lui quel que soit le lieu où il se rende dans le Monde:

"Volonté d'imaginer l'être: c'est ainsi que j'appelle votre volonté! Vous voulez rendre imaginable tout ce qui est: car vous doutez avec une juste méfiance que ce soit déjà imaginable. Mais tout ce qui est, vous voulez le soumettre et le plier à votre volonté. Le rendre poli et soumis à l'esprit, comme le miroir et l'image de l'esprit".

(APE, p. 157)

Le statut rationnel de la vérité fournit à l'espace essentialiste et idéaliste un équilibre particulier qui commande toute l'économie des processus qui s'y déroulent en vue de soustraire l'univers à l'indétermination. Si tout jugement attribue un prédicat à un sujet, seul le jugement vrai rend compte de la participation du sujet à l'Idée du prédicat en sorte que la portée ontologique du langage conduit ce sujet à une évitable confirmation du Monde; et, par suite de la dimension axiologique du regard idéal, la poursuite de la vérité exprime toujours la légitimité d'une quête conciliatrice qui débouche sur le grand accord esthétique du bien et du beau. La trahison, cette fois, est au zénith:

"Le contentement qui goûte de tout: ce n'est pas là le meilleur goût! J'honore la langue du gourmet, le palais délicat et difficile qui a appris à dire: "MOI" et "OUI" et "NON". Mais tout mâcher et tout digérer - c'est faire comme le cochon! Dire toujours I-A, c'est ce qu'apprennent seuls l'âne et ceux qui sont de son espèce! -"

(APZ, pp. 273-4)

Parce qu'elle est gage de confirmité, cette confirmation apparaît comme le modèle de l'affirmation dégénérée; et la lourdeur de l'Idée tient toute au poids du sérieux qui s'y trouve suspendu: l'âne platonicien avait l'échine vigoureuse, qui supportera plus de vingt siècles de puissance usurpée.

C'est que l'affirmation essentielle idéaliste est instituante lorsqu'elle commet l'erreur utile à la vie en instruisant le procès des instincts originaires. Par suite, l'institution philosophique devient le lieu infiniment patient de l'attente, qui canalise les énergies et répartit les tâches: le statut psychologique de "noos", "épithumia" et "thumos" définit pour chaque niveau un rôle et assure une fonction. Au demeurant, l'apogée de cet ordre, déjà prescrit par la médication socratique, est éminemment politique: dans la cité idéale, les législateurs, les artisans et les guerriers vivront en parfaite harmonie sous la législation du roi-philosophe que soutient le modèle d'une justice dia-

lectique. Or, dans un monde qui reçoit l'étranger comme suspect, la sanction de cet enfermement délibéré qui suspend la passion et ignore la violence barbare est renoncement et oubli. Par conséquent, du point de vue des forces vives de l'instinct créateur, l'affirmation instituante a instauré le règne de la négation corrosive. Sous l'emprise de la raison la vie est devenue à elle-même sa propre limite.

Le mot qui permet d'accéder au plus profond de l'ancre platonicien se trouve inscrit en toutes lettres au fronton du portique ouvrant sur les jardins d'Académos: "Nul n'entre ici s'il n'est géomètre". Cette condition impérative rend compte des exigences métamathématiques et des tendances mystiques qui caractérisent sa philosophie dans la mesure où elle hérita des préoccupations qui animèrent les sectes de Crotoné. Pythagore, en particulier, quelque peu inspiré par un climat parméniézien, avait déjà établi d'intéressants rapports entre la forme et le sens puisque aussi bien l'univers est nombre, c'est-à-dire, en son fond, constitué par des points générateurs de structures apparentées à des valeurs. L'entreprise idéaliste consista à formaliser ces structures en les vidant de leur contenu empirique; mais en tant que "réalitas ante rem" elles demeurent les propriétaires exclusives du monde dont elles instituent paradigmatiquement la parfaite représentation: celle qui, en raison même de son unité, n'a pas loisir de faire problème; celle aussi qui, à manière de la vieille contrainte positive, n'accorde pas le choix du consen-

sus; celle enfin qui, de l'univocité du signe, conclut à la perennité du sens. Tel est le véritable instituer dont l'opérer du pouvoir trahit la force réelle qui l'anime. Aux "grands évènements" de croupir, putrides, comme le fruit immonde d'une odieuse compromission:

"Vous êtes les plus grands vantards et vous connaissez l'art de faire entrer la fange en ébullition. Partout où vous êtes, il faut qu'il y ait de la fange auprès de vous, et des choses spongieuses, oppressées et étroites. Ce sont elles qui veulent être mises en liberté. "Liberté " C'est votre cri préféré: mais j'ai perdu la foi aux "grands évènements", dès qu'il y a beaucoup de hurlements et de fumée autour d'eux".

(APZ, p. 184)

Nietzsche en appellera vigoureusement à toutes les énergies susceptibles d'opposer la force vive à toutes les caricatures qu'elle a produites. A la positivité négative de la copie conforme il répond par la négativité positive de l'élan. Dionysos est en coulisse: minuit ne tardera plus à faire entendre bientôt le dernier de ses coups.

Mais d'abord, la dernière heure de Platon a sonné; ensuite,

celle de tous "ceux qui sont de son espèce". Nietzsche observe que l'essentialisme a promu la forme au rang de gardienne du sens qu'elle distille dans tout l'univers. Or la forme elle-même n'est que le lieu de l'affirmation déchuë et le mode dégradé de l'expression. La forme tire donc son pouvoir réel d'un autre lieu qui lui est antérieur dans le temps et l'espace et par rapport auquel sa prétendue réalité n'est qu'apparence. En conséquence, dans la mesure où elle tend naturellement à se donner pour ce qu'elle ne peut pas être légitimement, l'Idée n'est qu'un vulgaire épouvantail et son univers une vaste mystification:

*"Vous vous entendez à hurler et à obscurcir avec
des cendres!"*

(APZ, p. 184)

Telle est la nature du renversement auquel nous étions vivement conviés en exergue: les événements ne seront plus désormais que des produits, destitués comme tels au profit du règne de l'énergie qui les a suscités et promus, du règne de l'avènement.

Ce déplacement soudain engendre une rupture dans la continuité significative et provoque d'un seul coup la fin de la théologie dans son acception suprême: la mort de Dieu. Le franchissement de cette ultime étape préfigure l'annonce du commencement, la poussée discrète de la naissance. Mais cette arrivée du néophyte n'est rendue possible que par l'éclatement sémantique de la forme

comme lieu privilégié de l'expression du rapport au monde constitué. Dans la mesure où la pratique du langage conceptuel confirme et consolide le discours ontologique qui lui sert de soubassement, la positivité de la négation s'affirmera d'abord dans le silence:

"Crois-moi, démon aux éruptions tapageuses et infernales! Les plus grands évènements - ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos heures les plus silencieuses. Ce n'est pas autour des inventeurs de fracas nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles que gravite le monde; il gravite, en silence".

(APZ, p. 184)

Ce silence se définit négativement comme refus du compromis fondamental et mise à distance du discours, mais s'affirme positivement comme le lieu de l'antériorité constituante à partir duquel le sens de tout discours possible, comme discours constitué, peut être fondé: le lieu de la régénérescence originare et de ressourcement. Enfin, dans sa formulation paradoxale, le silence est devenu le mode exclusif sur lequel se donne le discours d'avant le discours.

Or, peut-on vouloir valablement se mettre à l'écoute de ce nouveau langage sans s'interroger du même coup sur l'existence possible d'une forme d'avant la forme et par rapport à laquelle celle-ci ne serait qu'un avatar, un phénomène parmi une infinité d'autres possi-

bles? En d'autres termes, quelle est la réalité constituante dont la forme en tant que produit achevé ne serait qu'une manifestation accidentelle? La force de l'Idée platonicienne résidait toute dans l'univocité de son pouvoir significatif à travers le temps et l'espace; un chat ne pouvait être connu, comme tel, que s'il avait toujours été et demeurerait éternellement un chat, si bien que la clôture du champ des significations détermine le fini comme parfait au moment précis où elle fonde la possibilité logico-métaphysique de la vérité prédicative. Or Nietzsche soutient que cette perfection dans la finitude est la dégradation statique d'un agir antérieur; celui-ci atteindrait alors nécessairement son plus haut période dans l'indéfini. La forme d'avant la forme serait donc le tracé promu par l'effet des forces actives constituantes et non typologiques c'est-à-dire non instituées mais toujours susceptibles d'être récupérées, par l'effet d'un défaut de vigilance, au profit du discours instituant; c'est bien dire que l'évènement authentique procède obligatoirement d'une évacuation préalable par laquelle elle exprime sa vigueur et s'arroge tous les droits.

Ce parcours délibérément indéfini du tracé générateur de sens ouvre sur l'infinité des significations inhérentes à l'espace du non-dit parce que la démarche qui prévaut en ces lieux est anté-prédicative ou préréflexive. Par suite, chacun des points-force du cheminement s'affirme en prise sur tout l'univers: le grand renversement est ainsi opéré: désormais la philosophie consacrerait toutes ses énergies au service de l'interprétation. Mais cette tâche infinie ne

Le débat philosophique

peut être entreprise que sur le fond d'une rupture originaire; et, pour être menée à bien, elle appelle éminemment à l'oeuvre l'énergie de penseurs vigoureux: "les nouveaux philosophes".

Pierre Rul-Engenet

PSYCHOLOGIE, UNIVERSITE DU QUEBEC

A TROIS-RIVIERES

Le pétard philosophique

A PROPOS D'UNE CAUSERIE SUR L'ENSEIGNEMENT

PHILOSOPHIQUE

Jeudi, le 25-10-73, M. François Châtelet était l'invité du département. Devant une dizaine de professeurs et quatre étudiants, il nous a fait l'honneur du procédé de la formule-pétard.

"LA PHILOSOPHIE EST SANS OBJET ET SANS SUJET"

Silence et interrogations .

Sourires et incompréhension ...

Heureusement suivit une explication d'un petit trois-quart d'heure pour nous faire comprendre ce que tous les philosophes curieux et intelligents ont essayé de faire depuis les présocratiques. Mais c'est donc "plus l'fun de faire péter des pétards" que de dire sans prétention et baratin ce qu'il y a à dire ou mieux, de se taire quand il faut.

SANS OBJET: toutes les questions que soulèvent les esprits qui réfléchissent devraient être prises en considération par les philosophes. Par exemple les problèmes de la peine de mort ou des prisons... Et pourquoi pas celui de l'Être ou du Néant ?

Pour le "sans sujet", je me demande encore si l'idée vaut la peine qu'on s'y arrête le temps de la lire:

Qu'un ou plusieurs philosophes se mettent à parler de n'importe quel sujet. Savoir de quoi on parle? Voyons, c'est dépassé: place au délire par l'appareil conceptuel philosophique... On sait jamais...

Et puisque le thème de la causerie était (ou aurait dû être) l'enseignement de la philosophie, je défie notre ami de proposer une telle formule au dernier de nos cégépiens sans se faire copieusement "niaiser".

Permettez-moi donc, en terminant, quelques lignes au sujet d'un débat à la mode par les temps qui courent. Quand certains dangereux charlatans en auront fini avec leurs pétards qui ressemblent plus à des gros titres de "Allo-Police" ou "Echo-Vedettes" qu'à des propositions philosophiques, quand toute cette pollution dense de "discours-sur-la-philosophie" sera enfin dissipée, je suis certain que tous lui reconnaîtront d'emblée son rôle primordial, au primaire, au secondaire, au cegep, à l'université et surtout dans la vie:

ECLAIRER

On en a bien besoin.

Jean Mainier

PHILOSOPHIE, UNIVERSITE DE MONTREAL.

Rencontre avec la vie

Le Langage

Rencontre avec la vie

NOTE: PHI ZERO publie sous le titre " RENCONTRE AVEC LA VIE ", le texte d'une entrevue réalisée avec Antonine Maillet sur le langage.

La raison de ce choix est que, lors de l'entrevue, le langage est apparu comme l'expression franche de la vie, adoptant davantage la perspective d'un débat sur la culture que la considération des questions relatives à la philosophie du langage.

En d'autres termes, ceux d'Antonine Maillet, "il y a une chose plus importante que le langage et une chose plus importante que la culture: c'est la vie, c'est l'homme".

Lorraine: COMMENT LA CULTURE A-T-ELLE PU VOUS GARDER SI PRÈS DU NATUREL ?

Antonine: Selon moi la culture doit nous ramener au naturel. En somme, on peut dire qu'il y a deux formes de cultures: la culture orale, primitive, et la culture dite cultivée, lettrée ou littéraire. C'est dommage qu'il y ait une coupure, une cisure entre ces deux cultures, qui fait que vous puissiez poser une question comme la vôtre. C'est malheureusement un fait que la culture tend à nous éloigner de la vie; je pense surtout à la sur-culture, cette espèce de sur-civilisation. Il vient un temps, dans l'évolution de la civilisation où on est tellement civilisé, tellement cultivé qu'on a une culture en soi, c'est-à-dire que la culture se suffit. A ce moment-là on s'inspire des oeuvres littéraires, on s'inspire de l'art pour faire de l'art, alors que dans le naturel, on s'inspire de la vie pour faire de l'art. Il n'y a pas à passer par une espèce de truchement littéraire pour écrire.

Moi, je suis née en Acadie, je suis d'une culture orale;

tous mes ancêtres, tout mon milieu, social, économique et culturel appartient à une culture primitive, populaire, orale; à ce moment-là, forcément, je suis très proche de cette oralité. L'autre culture qu'on dit littéraire, la culture des écoles si vous voulez, aurait pu m'en éloigner, et c'est pour cela que votre question est très pertinente, elle aurait pu... Heureusement pour moi, j'espère qu'elle ne m'a pas arraché à ma culture première. Par tempérament, je ne suis pas de ceux qui s'intéressent à une culture en soi, même ça me répugne. J'ai une espèce de répugnance naturelle pour les gens qui font des belles phrases, ou bien qui parlent pour parler, ou bien qui étalent leur science. C'est pour ça que quand on me dit: "Comment se fait-il qu'après toutes les études que vous avez faites cela ne vous a pas monté à la tête?" C'est très gentil de me dire cela comme ça, remarquez, mais je réponds: "Parce que ça n'a pas eu le temps, ça m'est descendu trop vite dans les "tripes"." C'est ça l'idée. Qu'est-ce qui fait que la culture enfle la tête? C'est parce que ça monte à la tête au lieu de descendre dans le corps, et moi j'aime trop la vie, j'aime trop la littérature dans le vrai sens du mot et j'aime trop les gens, pour laisser le temps à la culture d'aller se loger dans le cerveau. C'est ça qui fait que c'est vrai dans un sens que je suis naturelle, que ce que je fais est naturel. Et le jour où je ne le fais pas, je m'en

aperçois et je m'en veux. J'ai une espèce de flair naturel pour sentir l'artifice. C'est très acadien ça. L'Acadien a par tempérament, par formation, un sens très poussé du ridicule, et dès que quelqu'un arrive "perlé" en Acadie, bien tout de suite il est rejeté de ses semblables parce qu'on sent l'artifice.

Lorraine: EST-CE QU'IL Y A UNE RECHERCHE D'ABSOLU DANS La Sagouine, A TRAVERS LA PURETE DE LANGAGE, LA LUCIDITE DU PERSONNAGE?

Antonine: Je crois que oui. Mais le sens du mot absolu serait le sens donné par le peuple. La sagouine est une femme du peuple et elle l'est tellement, qu'on en est surpris parce qu'on ne se rend pas compte jusqu'à quel point le peuple est riche. On a toujours imaginé le peuple comme n'ayant pas de langage, n'ayant pas de culture, n'ayant pas par conséquent de subtilité. Moi je crois que c'est faux, je m'inscris en faux sur cette question-là. Je les ai rencontrés les gens du peuple, et j'ai constaté qu'ils sont très subtils. Ils ont vraiment un langage très riche. La sagouine a toutes ces qualités-là, elle, tout en étant populaire. Et le peuple cherche un idéal, la sagouine le dit à sa façon "On a des idéals". La preuve c'est qu'elle s'interroge devant la mort, devant l'au-delà et elle est aberrée devant l'absurde. Elle reconnaît très bien

L'injustice sociale aussi, cela ne la révolte pas, mais elle comprend très bien.

Lorraine: C'est ce qui me frappe.

Micheline: SA REACTION SE SITUE AU NIVEAU DE LA CONSTATATION ?

Antonine: Oui, elle ne peut pas se révolter, elle ne peut pas même faire la critique, elle est en-deça dans le sens qu'elle sait très bien que quand elle casserait une vitre, c'est elle qui en ramasserait les morceaux. Le monde est trop fort pour elle et elle le sait, elle a la sagesse d'accepter son sort, mais l'acceptation n'est pas une acceptation molle. Elle a l'acceptation des gens qui ne peuvent pas et qui le savent. Mais elle a la révolte au moins de parler, elle le dit, elle dénonce, tout le long de la pièce elle dénonce parce que la seule révolte possible pour elle, c'est de dénoncer.

Pierre-Paul:

A CE MOMENT-LA, ELLE DENONCE SA VISION DU MONDE, C'EST UNE VISION SUBJECTIVE QU'ELLE A ?

Antonine: Subjective et pas; subjective en ce sens que c'est elle qui la voit cette vision-là; n'empêche que c'est une vision réelle du monde qui l'entoure; c'est sa vision, mais des choses réelles.

Lorraine: QUEL GENRE DE LANGAGE PEUT-ON ATTRIBUER A La Sagouine .PEUT-ON DIRE QU'IL DEVIENT QUASI-MYTHIQUE ?

Antonine: Disons que son langage est l'image même des rituels et du mythe, comme vous dites, acadien. Acadien, on pourrait l'étendre, ce pourrait être québécois; le mythe du monde des pauvres d'une minorité donnée. Alors elle-même devient mythique, elle devient légende.

Micheline: FINALEMENT, La Sagouine DEVAIT S'INCARNER DANS DU THEÂTRE CAR CE TYPE DE LANGAGE EST PRESQUE NECESSAIREMENT ORAL ?

Antonine: C'est un langage nécessairement oral, pas presque. Je ne peux pas lire La Sagouine tout bas; je l'ai écrit tout haut; je créais la phrase et je l'écrivais après. Jamais je ne l'ai écrit sans le passer d'abord par mon "queuloir", comme disait Flaubert.

Micheline: EST-CE QUE VOUS CHOISISSEZ DE METTRE DE CÔTÉ LES THEORIES MODERNES SUR LE LANGAGE POUR VOUS ENGAGER DANS UNE AUTRE VOIE PLUS PRES DE L'ORALITE ?

Antonine: Consciemment moi je ne fais pas cela, c'est-à-dire faire un choix entre deux formes de langage. Pour moi, il y a une chose plus importante que le langage et une chose plus importante que la culture: c'est la vie, c'est l'homme.

On ne peut pas sacrifier l'homme ou la vie à une culture. Et je sais de quoi je parle car j'ai vu des personnes de mon pays, brisée au nom de la culture, des personnes non identifiées, aliénées, devenues autres, artificielles, car on les obligeait à adopter une culture qui n'était pas la leur ou qu'elles ne pouvaient pas prendre, eux, dans les circonstances. On leur enlevait l'anglais pour le français, on leur enlevait le "chiac" pour le bon français. Elles étaient mal à l'aise car elles étaient encore dans le manteau de leur mère ou de leur père.

On n'a pas le droit de faire ça; la culture est au service de l'homme et non l'inverse. En partant de ce principe, est-ce qu'on va imposer une langue universelle à un peuple? Moi, je dis non. Il faut que chacun parle la langue qui lui convient. Autant un pêcheur a à se défendre contre le climat, le vent, autant il devient un homme extérieurement dur, aguerri. Comment voulez-vous qu'un homme qui a la peau rugueuse, "perle" bien? C'est un non-sens; il a la gorge, la voix de son travail, de son physique, de sa condition sociale. C'est pourquoi l'implantation d'un "bon" langage me semble contre la nature même des choses, parce que le langage est physique, aussi.

Le langage est toujours beau s'il est toujours en accord avec l'âme et le corps de quelqu'un; c'est-à-dire qu'un

pêcheur a un corps rustre et une âme aguerrie aux difficultés de son existence, et c'est normal que son langage traduise cela par des mots directs, par un nombre minimum de mots, par des phrases très brèves.

Lorraine: LE RYTHME DES PHRASES, VOUS CROYEZ QUE C'EST PHYSIQUE ÇA AUSSI ?

Antonine: Pour le "pêcheur", le rythme des phrases va s'adapter à la mer, va se calquer sur les vents, sur les sons qu'il entend, lui. Un Acadien ne va pas dire Marie ou maison mais Mâ-rie, maî-son. Pourquoi ? parce qu'on entend le vent, les bruits de la mer, alors on a une intonation plus lente, plus longue. Et tant pis si l'accent tonique n'est pas placé sur la dernière syllabe. Il ne faut pas détruire cela parce qu'on détruirait l'âme des choses. L'homme a créé un rythme dans son langage qui s'accorde avec le rythme de son pas.

Alors vouloir faire un langage uniforme, c'est détruire ce qu'il y a de plus original, de plus authentique et de plus naturel en l'homme .

Micheline: QU'EST-CE QUE VOUS FAITES DE L'HOMME DE LA VILLE QUI N'A PAS TELLEMENT DE RACINES, QUI VOIT UNE MULTITUDE DE GENS DIFFERENTS DE LUI ?

Antonine: Il sort une musique des villes maintenant; rythme des industries etc; par contre on est à cheval, sur une génération nouvellement citadine et des parents ruraux. Donc on est dans un passage, on n'a pas trouvé de racines, comme vous disiez, mais on va s'en faire. C'est possible même à travers le béton, de se creuser des racines.

Lorraine: EST-CE QUE C'EST LA TRANSMISSION ORALE QUI VOUS A AMENE A L'ENSEIGNEMENT, EST-CE QUE C'EST CE BESOIN DE DIRE ?

Antonine: Oui, quand vous avez commencé votre question j'ai pensé non, mais quand vous l'achevez, je dis oui; parce que ce qui m'a amenée à l'enseignement, c'est un besoin interne de parler; je sens dans ma personnalité ce besoin; communiquer par l'oral est essentiel pour moi. Et le monde oral, c'est l'enseignement, le théâtre, la littérature écrite, mais écrite sous le mode de...l'oral.

Micheline: JE SUIS VOS COURS, ET QUAND JE VOUS ECOUTE, ON DIRAIT QUE LE MOT EST UNE GROSSE BOULE DANS VOTRE BOUCHE AVANT D'ETRE UNE IDEE. EN VOUS ECOUTANT PARLER, J'AI L'IMPRESSION QUE LE MOT EST UN OBJET, UNE SENSATION DANS VOTRE BOUCHE AVANT D'ETRE UNE IDEE, UN CONCEPT. C'EST VRAI ?

Antonine: Je ne voyais pas cela comme ça mais j'en suis heureuse car je voudrais que ce soit cela. Pour moi le mot est avant tout

un mot-objet et non une conceptualisation. Le mot est un son, une image, image par le son, mais par la conceptualisation aussi forcément. Mais le mot est aussi un bagage émotif pour moi...

Pierre-Paul:

EN GUISE DE CONCLUSION, VOULEZ-VOUS NOUS COMMUNIQUER VOTRE CONCEPTION DU LANGAGE ?

Antonine: Une langue universelle, pour moi, ça n'existe pas, ça existe dans les grammaires. Ce sont des normes, des lois. Ce n'est pas parce qu'il y a des normes, des bornes le long de la route qui me disent où je vais aller, que c'est ça qui me conduit quelque part. C'est moi qui me conduit quelque part sur la route où il y a des bornes ou des normes. La grammaire, faite de normes et de bornes, n'est pas un langage; de même que la langue de l'Académie Française n'est pas un langage. La langue devient langage le jour où elle est parlée par une bouche humaine. Or, la bouche humaine qui la parle est faite d'une physiologie et d'une psychologie, d'une mentalité, de tout un bagage culturel, hérité des ancêtres. Mais non d'un contexte spatio-temporel, politico-socio-économique. C'est ça qui est l'homme, l'homme incarné. Donc sa langue doit refléter son corps et son âme, ça ne veut pas dire qu'il ne faille pas l'affiner, mais ça veut dire qu'il faut respecter en l'affinant ce qu'il est.

Par exemple, si vous vouliez me raffiner, moi; faire une Antonine Maillet parfaite, il ne faudrait pas que vous rêviez d'en faire une femme de six pieds, avec les yeux noirs, parce qu'à ce moment-là vous allez vous fourvoyer, m'arracher les yeux pour me les remplacer et vous allez m'allonger. Je deviendrai un monstre !

C'est la même chose pour le langage, il faut partir de quelque chose de vrai et affiner cela et non pas affiner à partir d'un absolu. Un jour, je suis allé à une journée d'études à propos de la "littérature et le monde". Or, nous étions coupés du monde à un tel point que durant la journée nous sommes passés de l'automne à l'hiver sans nous en douter. Le soir, lorsque nous sommes sortis des caves, il y avait plusieurs pouces de neige sur le sol. Nous avons passé une journée à côté de la vie. Je ne pense pas qu'on puisse jamais trouver la littérature ou le langage hors de la vie. C'est au coeur de la vie qu'il faut aller.

Entrevue et texte de
 Pierre-Paul Bleau
 Micheline Cambon
 Lorraine Lamoureux

Philosophie du langage et psychologie

- I -

Faire remonter la philosophie du langage à Ferdinand de Saussure n'est pas vain car cela permet de distinguer rétrospectivement deux grands groupes de travaux relatifs à la langue. D'une part, on a assisté, au début du siècle, à un immense effort de classification et de description des langues; dans ce travail, les langues ont été considérées comme des systèmes relativement clos, autonomes, régis par des lois (règles) internes particulières, sans que l'on cherche systématiquement à mettre en évidence des parentés structurales ou génétiques profondes; on étudiait le fonctionnement interne de chaque langue prise comme totalité indépendante. Cette orientation exclusivement descriptive des travaux linguistiques trouve son origine dans la conception saussurienne de la langue, qui exclut un intérêt pour le langage en général qui serait susceptible de mener à une théorie unifiée.

L'autre groupe de travaux est celui des philosophes du langage. Leur point de départ est le constat d'une relative imperfection du langage; on s'aperçoit de son insuffisance à exprimer certaines choses, des ambiguïtés que certaines propositions véhiculent irréductiblement au niveau syntaxique, des non-sens qui peuvent se glisser sous le couvert trompeur de formes syntaxiquement correctes. Le pro-

jet de ces philosophes est de réformer le langage, ou de le guérir des maladies qui l'affectent en identifiant ses défauts structurels et en indiquant à l'intérieur de quelles limites et selon quelles conditions son usage est légitime et fécond. On pense à des noms comme Russell, Wittgenstein, Carnap. Selon eux, les tromperies du langage proviennent soit d'une imperfection de la grammaire qui en règle l'usage, soit de la façon vicieuse selon laquelle on lui demande de décrire le monde. Leurs efforts portent donc sur deux points: d'une part, formuler les règles d'une grammaire idéale qui n'engendrerait pas d'ambiguïtés et de non-sens, d'autre part, établir selon quelles conditions et jusqu'à quel point le langage peut "atteindre", décrire la réalité, de façon à éliminer radicalement les usages illégitimes du langage. On pense surtout à la *Philosophy of Logical Atomism* de Russell, au *Tractatus* et aux *Investigations philosophiques* de Wittgenstein.

Un des problèmes majeurs de ces tentatives réside dans le fait que les réponses apportées à ces questions impliquent des engagements ontologiques; qu'on se souvienne comment l'existence et le statut des universaux de Russell sont déduits de sa logique des relations, comment Wittgenstein, dans le *Tractatus*, est amené à statuer, *a priori*, sur la constitution de la réalité pour que le langage, dans ses rapports avec la logique, puisse "rejoindre" à un certain moment cette réalité. Si ces engagements peuvent être cohérents avec les doctrines logiques et/ou linguistiques desquelles ils découlent, ils sont

cependant fort problématiques soit du point de vue du simple sens commun, soit du point de vue d'autres disciplines comme les mathématiques, la psychologie, etc.

Suite à ces tentatives logico-linguistico-ontologiques, s'est constitué l'empirisme logique; son rejet de la métaphysique, ses exigences de vérité formelle et matérielle sont bien connues. Carnap soutenait en effet que:

"toute phrase d'une langue naturelle qui n'est pas une véritable phrase objective et qui ne peut être transposée en une phrase syntaxique dans le cadre d'une théorie de la syntaxe logique n'a pas de sens cognitif" (1)

Et puisque les langues naturelles engendrent effectivement certaines phrases qui n'ont pas de sens cognitif, il devient impérieux de construire une langue idéale dont la constitution même rendra impossible les énoncés métaphysiques, qui de plus sera la langue commune à toutes les sciences, qui permettra enfin de donner, par un traitement logique, une solution certaine aux problèmes philosophiques qui n'auront pas été rejetés.

1) Katz, J., La philosophie du langage, Payot 1971, p. 37

Ce projet de construction d'une langue parfaite pouvait prendre deux formes: ou bien, corriger les langues naturelles en les complétant par des règles qui élimineraient les énoncés métaphysiques, ou bien définir de façon complètement nouvelle la structure d'une langue idéale; dans le premier cas, les justifications empiriques manquent, dans le second, le caractère arbitraire des langues proposées comme modèles les rend suspectes (1). Pour ces raisons, et pour d'autres raisons épistémologiques plus profondes, Carnap a été incapable d'accomplir son programme et, par là, de justifier ses soupçons sur l'imperfection "congénitale" des langues naturelles. L'empirisme logique, comme seconde variété des philosophies du langage idéal, a donc été un échec.

Cet échec a stimulé la formation d'un second groupe de philosophes du langage: les philosophes du langage ordinaire. Ceux-ci, à l'encontre des empiristes logiques, croyaient que les langues étaient bien constituées, relativement complètes. Les énoncés problématiques, ceux qui avaient été identifiés comme métaphysiques, étaient seulement issus d'une mauvaise utilisation du langage.

"Ce que soutenait plutôt la philosophie du langage ordinaire, c'était que les langues naturelles se comportaient parfaitement telles qu'elles étaient, aussi longtemps qu'elles étaient utili-

1) Katz, J., op. cit., pp. 59-60

sées de façon appropriée, c'est-à-dire habituelle. Les confusions conceptuelles sont les conséquences d'un usage aberrant"(1)

C'est l'opinion du second Wittgenstein, dont l'évolution consiste en ce passage de l'empirisme logique (Tractatus) à la philosophie du langage ordinaire. Wittgenstein demeurait à un niveau de généralité qui pouvait être fécond pour une compréhension générale du langage (notions de règle, de jeu de langage, etc), alors que l'on se restreignait, dans ce groupe, à des analyses si parcellaires que, si intéressantes qu'elles fussent pour elles-mêmes ou pour la compréhension de phénomènes particuliers, on en apercevait mal la pertinence et la fécondité pour la solution des problèmes philosophiques. Ils disaient ce qu'il faudrait faire ou éviter de faire pour libérer la philosophie des problèmes dits sans signification, mais ils appliquaient peu eux-mêmes leurs prescriptions en raison de l'ampleur souvent monstrueuse de leurs programmes. Ils ont toutefois bien montré comment la philosophie doit avoir un rôle thérapeutique, mais ils n'ont pas pratiqué eux-mêmes cette thérapie, eux qui, sans doute, auraient été les plus habilités à le faire. Ils ont "théorisé", un peu métaphysiquement peut-être, sur les conditions et les limites d'une utilisation légitime du langage ordinaire, sans eux-mêmes se restreindre à cette utilisation ordinaire du langage. Il y a là une aporie qui semble être de la même nature que celle rencontrée par Wittgenstein dans le Tractatus et qui lui faisait conclure à l'illégitimité de son discours parce qu'il ne respectait pas les règles

1) Katz, J., *op. cit.*, p. 64.

qu'il venait de formuler pour établir la validité de tout discours; ces règles ne contrôlaient pas le discours même qui les énonçait (1).

Pour donner de la cohérence à leurs conceptions, les philosophes du langage ordinaire ont été amenés à poser des bases philosophiques fort contestables tant au niveau théorique qu'au niveau empirique (par exemple, le behaviourisme de G. Ryle), où ils enfreignent les restrictions qu'ils posent eux-mêmes à l'analyse philosophique.

La maxime qui peut-être exprime le mieux leur position, "la signification, c'est l'usage", désintègre la notion de grammaire comme ensemble de règles constitutives et régulatrices. Pour eux, en effet, la grammaire ne désigne plus l'ensemble des règles qui ordonnent tout discours et qui, jusqu'à un certain point, sont nécessaires à son intelligibilité; elle désigne uniquement les relations contingentes qui forment "le réseau complexe de chevauchements et de croisement des similitudes qui constituent la ressemblance de famille" (2), réseau que seul le hasard de l'usage crée, qui n'a aucune universalité.

Chez les philosophes comme Austin, qui incarne peut-être le type le plus pur de philosophe du langage ordinaire, la notion de grammaire n'est pas seulement réduite au point de rendre impossible la cons-

1) Wittgenstein, *Tractatus*, par. 6.54.

2) Katz, J., *op. cit.*, p. 72.

titution d'une théorie générale du langage, elle est simplement inexistante; Austin, en effet, se limite, par souci méthodologique, à des analyses de détails dont par ailleurs, de son propre aveu, la fécondité pour la solution de problèmes philosophiques et pour l'élaboration d'une théorie générale du langage est fort douteuse, dont l'avenir est bien incertain.

"Mais l'attention portée aux détails linguistiques, qui éclairait tant de faits spécifiques de la langue naturelle, allait de pair avec une impossibilité à tenir compte de l'organisation structurale complexe dans laquelle de tels faits sont systématisés dans les langues réelles" (1).

Ce soin extrême porté aux analyses de détails, qui découle d'une attitude "anti-généralisante", a rendu leurs recherches généralement stériles parce qu'il leur était ainsi impossible de s'ouvrir à une conception suffisamment large et profonde du langage pour expliquer les phénomènes qu'ils analysaient en les situant dans un cadre plus vaste qui aurait de plus fourni la solution des problèmes philosophiques dont la réponse devait venir de cette analyse.

1) Katz, J., op. cit., p. 79.

II

Ainsi, pour des raisons opposées, l'empirisme logique et la philosophie du langage ordinaire n'ont pu apporter une compréhension générale satisfaisante du phénomène du langage, compréhension qui seule peut rendre vraiment compte des faits que les deux courants ont mis à jour et apporter des solutions aux problèmes qui constituaient leurs motivations de départ. "Aucun de ces mouvements n'a fait le premier pas indispensable pour atteindre le but de la philosophie du langage, à savoir la construction d'une théorie de la nature du langage" (1).

Ce premier pas devait être franchi par la linguistique moderne en prenant pour bases les données fournies par les travaux descriptifs et classificateurs effectués par les linguistes de la tradition structurale qui ne s'intéressaient qu'aux langues, sans faire de tentative sérieuse pour montrer comment celles-ci doivent nécessairement se comprendre à partir du langage en général, des conditions cognitives ou psychologiques de son développement et de son exercice. Chomsky a en effet montré par des formalisations de type mathématique qu'il existe des isomorphismes de structure entre "les propriétés de systèmes différents de description grammaticale" (2). Ces caractères communs des langues l'ont ramené à l'idée d'une grammaire universelle qui constituerait le noyau de règles et de conditions sur lequel doivent se greffer toutes les langues naturelles particulières et à par-

1) Katz, J., *op. cit.*, p. 85.

2) Lyons, J., Chomsky, Seghers, 1971, p. 60.

tir duquel seulement il devient possible d'en comprendre la constitution et le fonctionnement particuliers. Cette grammaire universelle exprimerait les conditions minimum de la formation et de l'utilisation normale de toute langue.

D'une part, l'attention de Chomsky a été retenue par un aspect évident du langage, qui cependant avait été négligé: la créativité dont fait preuve tout sujet humain qui utilise normalement une langue, c'est-à-dire sa capacité de produire et de comprendre des propositions sensées qu'il n'a jamais entendues auparavant. L'explication des conditions de cette créativité permet de rendre compte "de la nouveauté, de la cohérence et de la pertinence du discours normal" (1); Chomsky a ainsi été amené à penser qu'

"Il doit y avoir, représenté dans l'esprit, un système fixé de principes génératifs qui caractérisent et associent les structures profondes et superficielles en d'autres mots, une grammaire qui est utilisée d'une certaine façon lorsque des énoncés sont produits ou interprétés. Cette grammaire représente la compétence linguistique" (2).

de tout locuteur d'une langue particulière. Cette notion de compétence,

1) Chomsky, N., *La linguistique cartésienne*, Seuil 1969, p. 26.

2) Chomsky, N., *Le langage et la pensée*, Payot 1969, p. 35.

greffée sur une grammaire universelle, est la seule hypothèse qui permette d'expliquer de façon satisfaisante cet usage créateur du langage dont tout être humain qui connaît une langue est capable.

Les tenants de la réduction du langage humain à un langage animal, autant que ceux de l'explication behavioriste, à l'école desquels Chomsky a d'ailleurs été formé (en particulier Bloomfield), sont incapables de rendre compte adéquatement de cet aspect créateur du langage. D'une part, les faits montrent en effet que, contrairement aux "langages animaux", le langage humain n'est pas toujours assujéti à des stimuli particuliers, qu'il ne sert pas uniquement à communiquer des émotions, mais aussi des pensées, qu'il n'est pas utilisé de façon exclusivement utilitaire, mais aussi de façon désintéressée; de plus, les erreurs qu'il peut contenir ou engendrer le distinguent bien du langage animal qui lui est toujours parfaitement adapté et fonctionnel (1). D'autre part, le schéma stimulus-réponse du beha-

1) L'éthologie est à cet effet catégorique: les animaux, même s'ils communiquent (au sens large), ne créent pas dans l'utilisation du langage:

"Les animaux n'ont cependant pas un langage au sens propre du terme. Chaque individu d'une espèce animale supérieure, surtout si elle vit en société (...), possède de façon innée un code complet de signaux composé de mouvements et de

(suite p.61)

viourisme est insuffisant pour expliquer comment, à partir d'un nombre d'expériences nécessairement très restreint, un sujet "a assimilé un système de règles reliant d'une certaine façon le son et le sens" (1),

suite de la note (1) p. 60

sons. La faculté d'émettre ces signaux, comme de les "comprendre", c'est-à-dire d'y répondre d'une manière qui conserve l'espèce, est innée elle aussi. Les constatations, confirmées par de nombreuses observations et expériences, détruisent en grande partie toute idée d'une analogie entre les moyens de communication des animaux et le langage humain qu'aurait tendance à établir une observation superficielle. Les ressemblances diminuent encore quand on s'aperçoit que, dans toutes ses émissions de sons et tous ses gestes, l'animal n'a nullement l'intention consciente d'influencer un congénère (...). Le processus se déclenche nécessairement et "automatiquement", ce qui ressemble fort peu à ce qui se passe chez l'homme".

Et encore:

"Un changement de manoeuvre accompli sur-le-champ en vue d'un but à atteindre est totalement étranger aux mouvements expressifs et aux signaux sonores des oiseaux".

LORENZ, K., Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons, J'ai lu, Coll. Documents, no. 23, 1968, pp. 86-87 et 92.

1) Chomsky, N., Le langage et la pensée, p. 46.

tous les sons et tous les sens, un système fini qui lui permet de produire et de comprendre un nombre infini de propositions. Les règles, en effet, ne sont pas contenues dans l'expérience linguistique elle-même, elles lui sont sous-jacentes; comme elles sont fort différentes des contraintes de surface, celles précisément que l'expérience étale et qui sont insuffisantes pour produire et comprendre des énoncés nouveaux, il est peu probable que l'expérience seule suffise à l'acquisition du langage normal.

L'insuffisance de ces deux théories pousse donc Chomsky vers une troisième hypothèse; il reprend les idées générales de la tradition cartésienne, dont la notion centrale, celle de grammaire universelle, ne concerne pas uniquement le phénomène du langage, mais aussi, à travers lui, les structures intellectuelles. C'est en ce sens que Chomsky affirme que la linguistique moderne est éminemment susceptible d'apporter une contribution importante à la psychologie.

Les cartésiens pensent en effet que "ces expressions (linguistiques) sont (...) des manifestations d'une structure sous-jacente qui est commune à toutes ces langues et réfléchit la structure de la pensée"(1). Selon eux, la structure de la phrase est l'expression "indirecte", médiatrice de la structure de la pensée; à l'intérieur même de la phrase, on doit donc pouvoir distinguer des niveaux qui correspondent respectivement à la langue elle-même et aux phénomènes intellectuels sous-jacents à la langue. Si le

1) Chomsky, N., La linguistique cartésienne, p. 76.

le langage est en quelque sorte le reflet de la pensée, on doit pouvoir trouver des structures ou des formes communes à ces deux phénomènes de niveaux différents et donc aussi à toutes les langues particulières et à tous les sujets parlants.

Le premier pas vers la découverte de cette grammaire universelle est la distinction entre structure profonde et structure de surface. "La première est la structure abstraite et sous-jacente qui détermine l'interprétation sémantique; la seconde est l'organisation superficielle d'unités qui détermine l'interprétation phonétique"(1). Puisque la structure superficielle n'est que le résultat de transformations destinées à adapter la structure profonde aux règles particulières d'intelligibilité d'une langue donnée, c'est sans doute au niveau de la structure profonde qu'il faut chercher les règles fondamentales qui régissent tout langage et toute pensée. La possibilité de traduire toute langue en n'importe quelle autre langue confirme cette hypothèse en même temps qu'elle en suggère une autre: pour qu'une multitude de structures de surface différentes puissent exprimer une structure profonde unique, il doit y avoir, de même qu'il y a des universaux sémantiques et cognitifs qui permettent, dans des cultures diverses, de penser les mêmes choses, des universaux syntaxiques et phonologiques qui assurent la possibilité de toute formulation d'énoncé. Cette hypothèse a d'ailleurs été examinée et confirmée dans le cadre d'une récente théorie

1) Chomsky, N., Idem, p. 62.

du langage (1).

"La structure profonde, qui exprime le sens, est commune à toutes les langues, car elle n'est que le reflet des formes de la pensée"(2). La grammaire générative transformationnelle de Chomsky exprime les "règles" de cette grammaire universelle qui détermine à la fois les structures profondes et les modalités nécessaires de leur liaison avec des structures de surface. La grammaire universelle formule les conditions nécessaires et suffisantes que toute langue humaine doit remplir, c'est-à-dire les règles qui permettent au composant sémantique d'avoir un sens, et qui rendent cette structure profonde traduisible en n'importe quelle structure de surface particulière qui doit, elle, nécessairement obéir aux conditions universelles d'intelligibilité, c'est-à-dire être fondée sur les universaux syntaxiques et phonologiques. "La théorie de la grammaire universelle traite des mécanismes dont se servent les langues naturelles pour déterminer la forme d'une phrase et son contenu sémantique"(3). Dans la mesure où le langage reflète, de quelque façon que ce soit, la pensée, les règles que formule la grammaire universelle doivent être à la fois des règles linguistiques et des règles cognitives, intellectuelles. Une telle théorie permet de rendre compte à la fois de la compétence linguistique, c'est-à-dire de la créativité potentielle de tout locuteur, et de sa performance, c'est-à-dire de sa création effective, soit dans l'émission, soit dans la réception

1) Katz, J., op. cit., pp. 104 à 130.

2) Chomsky, N., La linguistique cartésienne, p. 64.

3) Chomsky, N., Idem, p. 132.

d'énoncés.

Mais le propre de la linguistique cartésienne n'est pas seulement de démontrer qu'il y a des isomorphies formelles entre le langage et la pensée. Elle affirme en outre que cette grammaire universelle est innée, qu'elle fait partie de l'héritage biologique de l'homme. Son universalité est en quelque sorte assurée par son caractère inné.

"La linguistique cartésienne présuppose, de façon générale, que nous connaissions inconsciemment les principes du langage et de la logique naturelle, et que ceux-ci constituent dans une large mesure une condition préliminaire à l'acquisition du langage, plutôt qu'ils ne relèvent du domaine de "l'institution" ou de "l'entraînement""(1).

Puisque l'hypothèse empiriste est insuffisante à expliquer le phénomène de l'acquisition du langage (2), puisque, d'autre part, seule la théorie de la grammaire universelle permet de rendre compte de la créativité inhérente à un usage normal du langage et des isomorphies structurelles observées à travers les diverses langues, il semble légitime de conclure au caractère inné de cette grammaire. Dans une telle perspective, l'acquisition du langage se présente comme

1) Chomsky, N., Idem, p. 100.

2) Katz, J., La philosophie du langage, pp. 209 à 212.

la structuration restrictive, à l'aide de formes innées, d'une vaste et informe expérience linguistique, structuration nécessaire pour que l'expérience linguistique soit possible; elle impose en effet une forme d'intelligibilité aux contenus sémantiques et aux structures syntaxiques et phonologiques, elle fournit les règles de liaisons des structures profondes et superficielles nécessaires à la production d'énoncés significatifs.

"L'hypothèse rationaliste assure que le procédé d'acquisition du langage contient une réserve d'idées innées qui, conjointement, spécifient la forme nécessaire du langage (réalisée dans toute langue naturelle) et aussi la forme nécessaire, pour un locuteur, de la représentation interne des règles de sa langue"(1).

Dans cette hypothèse, l'expérience n'a qu'un rôle de catalyseur: elle déclenche l'application de ces principes innés qui viennent simplement l'encadrer, et servir de base structurante sur laquelle l'expérience linguistique particulière pourra s'édifier. L'expérience ne modifie en rien cette grammaire innée; du point de vue du langage, celle-ci est nécessairement a priori, logiquement et chronologiquement. Les structures du langage sont déjà présentes, elles n'ont qu'à se déployer sous une forme particulière (une langue naturelle), lorsque des circonstances appropriées se présentent:

1) Katz, J., op. cit., p. 207.

"la langue n'est pas vraiment apprise (...), elle se développe plutôt "de l'intérieur", d'une façon essentiellement prédéterminée, lorsque les conditions appropriées d'environnement sont remplies" (1).

1) Chomsky, N., *Le langage et la pensée*, p. 113.

-III-

Cette hypothèse de l'innéité et de l'universalité de la grammaire est féconde, comme l'a montré Katz, pour la solution de certains vieux problèmes philosophiques comme l'analyticité et les catégories, et pour l'explication de certains phénomènes linguistiques; son statut pose cependant certains problèmes au niveau des faits, problèmes du même genre que ceux que soulevaient les catégories a priori de Kant. Le sujet les possède-t-il réellement? Comment se fait-il que, si ces structures sont innées, il y ait une évolution du langage, du champ de créativité de l'enfant, qui se manifeste par le fait qu'à un certain moment l'enfant est incapable de comprendre certains énoncés, alors qu'il le deviendra plus tard? Comment se fait-il que le langage n'apparaisse qu'après un large développement de la fonction symbolique, et comme un cas particulier de cette fonction?

Nous croyons que, pour répondre à ces questions escamotées par l'hypothèse innéiste, il faut, sans rejeter la notion de grammaire universelle, si féconde chez Chomsky et Katz, en reviser le statut. Ces auteurs sont amenés à affirmer le caractère inné de la grammaire universelle parce que, déductivement, c'est le seul statut qu'on peut lui donner pour expliquer certains phénomènes linguistiques, les explications mécanistes, empiristes ou behavioristes étant nettement insuffisantes. Mais, dans le cadre de l'hy-

pothèse rationaliste, on ne peut accorder cette innéité qu'aux phénomènes linguistiques; dans la mesure en effet où le langage, par ses universaux, reflète de quelque façon la pensée, on doit affirmer que la grammaire universelle n'est pas seulement linguistique, mais qu'elle est aussi et avant tout cognitive. "L'étude de la grammaire universelle ainsi comprise est une étude de la nature des capacités intellectuelles humaines" (1); le linguiste cherche à "établir certaines propriétés générales de l'intelligence humaine" (2). Il ne faut donc pas tellement situer ces universaux linguistiques dans une faculté particulière du langage, qu'il serait difficile de localiser et dont on aurait peine à déterminer la nature et le fonctionnement exact, il faut plutôt penser à des caractéristiques générales de l'intelligence qui rendent possibles et nécessaires le langage et sa forme, de la même façon qu'elles constituent les bases structurantes d'autres comportements indépendants du comportement linguistique, et qu'elles donnent une certaine unité au comportement global de l'homme. C'est donc au niveau de l'intelligence, de son développement et de son fonctionnement qu'il faut chercher des indications sur le statut à accorder à la grammaire universelle pour respecter les faits.

Chomsky a affirmé à plusieurs reprises que la linguistique, sous sa forme rationaliste, est une "branche" de la psychologie, et qu'à ce titre, elle peut apporter une contribution valable à la connaissance de l'esprit humain; mais il n'a pas lui-même examiné précisément les résultats de la psychologie pour voir dans quelle mesure

1) Chomsky, N., *Le langage et la pensée*, p. 47

2) Idem, p. 48

sa thèse est compatible avec eux au niveau des faits. Il pêche par le fait de n'avoir pas examiné comment la grammaire universelle pourrait être intégrée aux structures générales de l'intelligence pour fournir de son existence une explication plus satisfaisante que celle de l'innéisme. La question doit plutôt se formuler de la façon suivante: y a-t-il des structures formelles innées de l'esprit humain qui sont aussi celles de la grammaire universelle? La réponse de la psychologie expérimentale est catégorique: non. Quel est alors le statut des universaux du langage, comment apparaissent-ils, qu'est-ce qui détermine leur nécessité, quelle est leur relation exacte avec les structures de la pensée? A ces quatre questions, la théorie du développement de l'intelligence permet de répondre. La linguistique n'apportera une contribution valable à la psychologie que si l'on parvient à montrer que les universaux du langage sont directement greffés sur ceux de la pensée, à titre de structures particulières, que leur découverte constitue, par leur compatibilité avec la théorie générale de l'intelligence, et leur fécondité explicative, une confirmation de cette théorie.

Nous croyons que la théorie du développement de l'intelligence de Jean Piaget fournit la base sur laquelle la théorie linguistique peut reposer; elle définit les cadres logiques fondamentaux qui fondent les universaux linguistiques et leur donnent une signification à la fois formelle et empirique. En plus d'établir quelle relation précise existe entre les formes du langage et celles de la pensée,

elle permet de reviser le statut de ces universaux et d'éviter ainsi les problèmes théoriques et empiriques que l'hypothèse innéiste soulève.

On connaît les grandes lignes de cette théorie de l'intelligence de Piaget. Ses résultats expérimentaux l'ont amené à rejeter l'idéalisme et l'empirisme comme tous deux insuffisants pour expliquer le fonctionnement et le développement de l'intelligence, de l'enfant à l'adulte; les faits le mènent à une solution intermédiaire: un constructivisme où les apports du sujet et de l'objet sont aussi indispensables l'un que l'autre. Ni les connaissances particulières, ni les structures opératoires (logico-mathématiques) du sujet ne sont contenues dans l'objet, dont le sujet n'aurait qu'à les tirer; celui-ci ne les possède pas non plus a priori, de façon innée, avant toute expérience à la manière des catégories kantienne; l'intelligence opératoire se développe progressivement, étape par étape, par la manipulation physique, directe ou indirecte des objets: "les connaissances obtenues ne sont pas tirées des objets comme tels mais des actions exercées sur eux" (1). Le processus par lequel les connaissances sont obtenues est appelé "abstraction réfléchissante" et désigne le "processus de reconstruction avec combinaisons nouvelles qui permet l'intégration d'une structure opératoire d'étape ou de niveau antérieurs en une structure plus riche de niveau supérieur" (2).

1) Piaget, J., *Biologie et connaissance*, Gallimard 1967 p. 355.

2) Idem, p. 367.

L'intelligence se développe par stades successifs; l'ordre de succession des acquisitions doit être constant, chaque structure nouvelle, plus large, plus englobante, doit intégrer les précédentes, chaque stade doit être caractérisé par une structure d'ensemble, une totalité opératoire; enfin, pour chaque stade, on doit pouvoir identifier un niveau de préparation, auquel la structure n'est pas "disponible" du point de vue opératoire, et un niveau d'achèvement, où elle l'est sous forme d'équilibre final relatif (final parce que la structure est irréversiblement acquise, relatif parce qu'elle devra être intégrée à d'autres ensembles d'opérations plus vastes jusqu'au dernier stade) (1). Ainsi, le développement et la forme de l'intelligence opératoire sont nécessaires en ce double sens que, d'une part, il y a un seul ordre possible d'acquisition des différentes structures de l'intelligence, les structures antérieures étant indispensables au développement des structures subséquentes (sans les structures premières, l'enfant serait incapable d'effectuer les actions desquelles il tirera, par abstraction réfléchissante, les structures plus vastes), que, d'autre part, du point de vue opératoire, les formes de l'intelligence ne varient pas d'une culture à l'autre. Malgré cette nécessité, il s'agit bien d'une construction progressive où les actions du sujet sont le moteur et le matériau de l'élaboration des structures successives: "rien n'est inné dans les structures(...) tout doit être construit peu à peu et laborieusement" (2). Même si les cadres logico-mathématiques qui constituent les structures de l'intelligence sont nécessaires à l'enregistrement et à l'organisation de l'expérience en général, même si la forme de l'intelligence est en

1) Piaget, J., *Problèmes de Psychologie génétique*, Gonthier, 1972, pp. 54-59

2) Piaget, J., *Idem*, p. 20

quelque sorte prédéterminée, on ne peut dire que l'intelligence est innée que dans le sens où elle est

"préparée fonctionnellement non pas seulement par les coordinations sensori-motrices et nerveuses, mais encore et fondamentalement par tout ce que le fonctionnement nerveux, constamment à l'oeuvre dans les développements sensori-moteurs puis représentatifs, a hérité lui-même du fonctionnement organique en général" (1)

Ce qui est inné, c'est une sorte de logique du vivant, qu'il ne faut pas confondre avec la transmission de caractères particuliers; elle constitue la base qui rend possibles les différentes acquisitions. La double nécessité des structures de l'intelligence n'a donc pas à être expliquée par l'hérédité, mais elle "résulte de leur équilibration progressive par auto-régulation" (2).

Sur ces bases psychologiques et biologiques, si l'on parvient à montrer que les universaux du langage ne sont que des cas ou des expressions particulières du fonctionnement des structures logico-mathématiques du sujet épistémique, on démontre à la fois leur caractère universel nécessaire, contraignant pour toute langue possible, et l'on peut reviser leur statut et affirmer qu'ils ne sont pas innés, mais bien acquis (en tenant compte du sens particulier que prend ce mot dans ce contexte).

1) Piaget, J., *Biologie et connaissance*, p. 381

2) Piaget, *Idem*, p. 363

Il faudrait, pour établir une preuve concluante, montrer que les universaux du langage appartiennent, formellement, au même système formel que les structures logico-mathématiques, que leur expression formelle est "dérivée", comme une sorte d'axiomatique, du système formel avec lequel on peut décrire les structures opératoires du sujet. Mais déjà, on peut réunir quelques preuves indirectes de cette filiation. Si chaque structure, formellement, est nécessaire au développement de la structure subséquente, et si par ailleurs, "le langage demeure une condition nécessaire de l'achèvement des structures logiques" ((1), sans être une condition suffisante de l'accès au stade des opérations propositionnelles ou formelles ("la possibilité de raisonner sur de simples hypothèses, qui est l'apanage de ces opérations hypothético-déductives, est précisément assurée par un tel maniement de la langue "(2)), il faut penser que le langage, pour rendre possible l'acquisition de ce dernier stade, contient, reproduit jusqu'à un certain point la structure logique des stades antérieurs.

De plus, l'incapacité pour l'enfant, à certains âges, de comprendre certaines propositions, compréhension qui dépend de la maîtrise d'opérations intellectuelles dont il ne dispose pas encore, montre bien que le langage, aux niveaux syntaxique et sémantique, véhicule, reproduit dans sa structure même les structures logiques du sujet. Le cas des enfants sauvages est à cet effet suggestif; même longtemps après leur retour à la civilisation, ils ont été incapables d'acquérir

1) Piaget, J., Problèmes de Psychologie génétique, p.110

2) Piaget, J., Idem, p.112

une langue; si la langue était innée, son apparition, dans ces cas, n'aurait du être que retardée, faute de stimulants extérieurs; elle aurait dû être acquise lors du contact avec la civilisation. Or, ce n'est pas ce qui arriva; les enfants sont restés à un stade linguistique fort bas, probablement parallèle à celui de leur développement intellectuel, et on n'observa pas d'évolution significative, ni intellectuelle, ni linguistique.

Le fait de la traductibilité de toute langue, joint à celui de la compréhension universelle de certains systèmes symboliques, possible sur la base seulement de structures logiques universelles, laisse entendre qu'il doit y avoir une filiation directe entre les formes communes des langues qui rendent possible la traductibilité, et donc la compréhension universelle. Si donc on peut, avec quelque vraisemblance, croire que "les principales structures opératoires sont inscrites dans le langage courant sous une forme soit syntactique, soit inhérente aux significations (sémantiques)"(1), il faut cependant noter que les opérations intellectuelles demeurent assez longtemps indépendantes du langage, en particulier aux stades sensori-moteurs et opératoires concret, et que certains systèmes logiques complexes dépassent les cadres du langage courant, ce qui oblige à créer de nouveaux langages; tout ceci laisse croire que la logique des actions est plus profonde, plus fondamentale que celle du langage, qui ne serait alors qu'une dérivation particulière de cette logique première.

1) Piaget, J., Idem., p.111

Plusieurs indices montrent donc qu'il doit y avoir une parenté entre les universaux du langage et les structures logiques construites du sujet. Si cette hypothèse s'avérait exacte, il serait confirmé que ces universaux sont non pas innés comme le pense Chomsky, mais bien acquis, au sens où le constructivisme épistémologique entend ce mot. L'apport de la linguistique à la connaissance de la pensée serait alors bien plus fécond; en effet, affirmer que les universaux linguistiques sont innés en même temps que tout indique que les universaux de l'intelligence sont construits, amènerait à introduire obligatoirement dans la pensée humaine une dissociation interne qui serait fort problématique pour la détermination d'un quelconque foyer d'unité de cette pensée, autant que pour la situation et le fonctionnement exact de la faculté spéciale de langage qu'il faudrait introduire.

Nous croyons donc que si la notion de grammaire universelle de Chomsky et de Katz est féconde sous sa forme actuelle pour l'explication linguistique, elle doit cependant être légèrement modifiée, dans le sens que nous indiquons pour acquérir sa pleine signification au niveau cognitif général, pour s'intégrer à une théorie positive du fonctionnement de l'intelligence humaine qui rend compte autant des universaux intellectuels que des universaux linguistiques.

Jean Trudel

PHILOSOPHIE, CEGEP AHUNTSIC

L'expérience brisée

"L'écriture ne sert que de supplément à la parole...l'écriture n'est que la représentation de la parole"

(Rousseau)

Dans toute société, on observe deux grandes formes d'expression qui se sont créées à partir des moyens de communication les plus quotidiennement employés à savoir: les expressions orale et écrite.

L'écriture n'est que le prolongement de la voix en tant qu'illustration de cette dernière; le crayon n'est que l'oscillographe des cordes vocales. Ce qui implique que l'oral et l'écrit ne forment qu'une seule expression, l'un n'étant que le miroir de l'autre.

Cependant au Québec, l'oral et l'écrit sont deux systèmes clos, discontinus, dans le sens où l'écriture exprime une autre voix que la nôtre. Je tenterai d'expliquer cette brisure au niveau de l'expression dans les lignes suivantes.

Notre expression orale que l'on appelle communément le "joual" est constituée d'ancien français, d'anglais et d'amérindien.

C'est en effet du français parlé à l'époque de la Renaissance que l'on tire une grande part de notre accent. Ainsi, les E ouverts du français contemporain étaient fermés à cette époque; par exemple on prononçait "père", "mère", "collège"...comme on le fait couramment dans notre milieu. En plus, les E muets à l'intérieur d'un mot se prononçaient en A: afin d'illustrer cette ancienne règle on n'a qu'à penser à des phrases de notre français parlé que l'on emploie couramment, comme "farme ta queue"(au lieu de ferme), "mange de la marde"(au lieu de merde)...

De même plusieurs mots du vocabulaire oral québécois sont un héritage de l'ancien français du 15ième et du 16ième siècle. Ainsi en est-il des verbes "écartiller", "débarrer", "remorquer", "reviser", "trimbaler", "ressoudre", "enfarger"; et des noms comme "bacul" (palonnier), "safre" (gourmand), "instruisance", "escousse"...

En plus, il serait bon d'ajouter que plusieurs tournures de phrases que l'on considère souvent comme des fautes ne sont en fait qu'obéissance aux anciennes règles de grammaire. Par exemple, à cette époque, le participe passé des verbes se terminant par "dre", comme répondre ou pondre, n'impliquait pas l'adjonction d'un ll à la fin du mot. De cette manière, on disait, comme on entend souvent

aujourd'hui: "la poule a pond", ou encore, "vous a-t-on répondu?" (formule que toute bonne "waitress" doit connaître par-coeur) (1)

En second lieu, le verbe québécois a été énormément marqué par la langue anglaise. L'apport le plus évident de l'anglais, et aussi le moins nocif, se retrouve dans le vocabulaire quotidien (Ex: rush, washer, plain, sick, cook, watcher...). Là où les anglicismes sont les plus dangereux et aussi les mieux camouflés c'est dans les constructions de phrases et les barbarismes de sens; que l'on pense aux phrases comme "prendre une marche" qui est une traduction littérale de "to take a walk" ou que l'on se rappelle des barbarismes courants comme "breuvage", "mes sympathies" (pour condoléances), "en charge de"... et bien d'autres. Même dans ce texte, il doit sûrement y avoir des anglicismes qui se sont glissés; essayez d'en trouver un.

Enfin quelques mots amérindiens se sont infiltrés dans notre langue parlée. Par exemple, des termes comme "mikouenne" (désignant une louche), "boucane", "ouaouaron" (grenouille), "origanal", "caribou", "atocas" (canneberge sauvage)... tiennent tous leur origine d'un dialecte indien quelconque. Ils'agit de l'influence la moins profonde sur notre expression orale.

1) voir l'article de Victor Barbeau intitulé "Les sources" paru dans "Les cahiers de l'Académie canadienne-française" numéro 5, et ayant comme sous-titre "La linguistique".

Ajoutons que l'apprentissage de cette forme d'expression se fait surtout d'une manière marginale c'est-à-dire par tradition orale. L'accent, le vocabulaire parlé et les constructions de phrases orales deviennent des parties intégrantes de notre expression orale à force de les avoir entendus dans le milieu familial ou ambiant.

Quant à l'expression écrite au Québec, elle s'articule surtout en fonction du français international. L'apprentissage de l'écriture se fait surtout d'une manière académique par l'intermédiaire des institutions et des hauts lieux régissant la culture officielle.

Dans le milieu québécois, l'écriture se "crisse" de l'expression orale. En effet, plusieurs mots écrits contredisent l'accent avec lequel on les prononce: ainsi on dira "père" ou "ferme" mais on écrira "père" et "ferme" de même, beaucoup de mots employés oralement ne peuvent être recopiés par écrit sans être placés entre guillemets (ce que j'ai fait dans ce texte afin de respecter le dit "protocole"). Aussi, plusieurs règles de grammaire comme les lois de conjugaison et de syntaxe que beaucoup ignorent ou n'appliquent pas dans le langage quotidien, demandent à être suivies "à la lettre" dans les communications écrites; et vice-versa, la grammaire orale (issuée surtout de l'ancien français comme nous l'avons vu antérieurement) ne peut être observée dans l'univers scriptural.

En conséquence, on observe donc une discontinuité entre l'oral et l'écrit: le québécois n'écrit pas de la même manière qu'il parle. Sa plume est distante de son phonème. L'expression d'ici est déchi-

rée entre le joual et le français standard enseigné avec tant de zèle dans nos institutions scolaires.

Si l'on admet l'hypothèse de départ voulant que l'écriture ne soit qu'un complément à la verbalité, laquelle est l'élément prédominant (car dans la vie quotidienne, la voix demeure le principal moyen de communication avec l'entourage immédiat), l'absence de production québécoise dans les types de discours où l'écriture n'a pas été renouée (adaptée à l'expression orale) se trouve expliquée.

A ce sujet, je citerai quelques exemples afin d'illustrer cette proposition: le théâtre, la poésie, la chanson sont des domaines qui, avec l'aide de Michel Tremblay, Raoul Duquay et Robert Charlebois, ont vu un réajustement de leur écriture en fonction de l'expression verbale. Chose assez bizarre, on s'aperçoit que ces types de discours ont été, par la suite, couramment utilisés par plusieurs autres québécois.

Par contre, la philosophie qui conserve jalousement son écriture européenne et scolastique fait figure de parent pauvre; son expression écrite n'est absolument pas le reflet du contexte oral de notre milieu. Par ce fait, on ne se sent pas motivé à s'exprimer au moyen de ce code et le public ne lit pas les oeuvres "philosophiques" puisqu'il ne peut la déchiffrer. S'il y a un domaine où l'écriture devrait être repensée c'est bien celui-là, car la production philosophique en est une avant tout scripturale.

En somme, la philosophie devra parler joul si elle ne veut pas crever.

Gabriel Bertrand

SOCIOLOGIE, UNIVERSITE DE MONTREAL

P.S.: Je me suis contredit en écrivant ce texte en un français qui se voulait "fancy".

Pour oeuvrer un journal

depuis mes premiers beaux poèmes depuis ma première ouverture
sur un langage depuis que je cherche à vivre des choses vraies
depuis que je peux parler j'ai envie de prendre mes textes
mes poèmes et de les réunir pour des hommes d'en faire un
recueil un livre une oeuvre

c'est comme un grand rêve de puissance et d'orgueil à assouvir
je voudrais croire qu'on pourrait lire cette oeuvre en sentir
le vrai qu'on l'aimerait comme un témoignage j'ai rêvé qu'on
pourrait me publier

ça me renverrait la dimension de l'homme vrai qu'au coeur je suis
ça bleuirait le miroir de ma force et de ma sincérité
et pourtant je ne possède pas ma matière-vérité celle-ci est
à vivre et à construire je n'ai que des cris de réflexions
des déchirures des "pensées detripes" je n'ai pas d'oeuvre
réalisée je ne sais le quoi et je cherche comment
j'ai un journal

ce journal je l'écris depuis octobre '69 c'est son anniver-
saire il a trois ans j'y ai dit mes réflexions sur moi-même
sur autrui sur les hommes sur l'amour sur l'univers qui m'en-

Journal
 toure et j'en suis arrivé à m'y comprendre de grandes vérités
 dans ce journal on trouve le tout de moi-même le tout possible
 nécessaire d'écrire de ma vie intérieure mon journal c'est mon
 mouvement c'est sinueux on y trouve mes joies mes décou-
 vertes mes difficultés mes chutes mon journal c'est épars
 en même temps que c'est directeur

on y trace un large mouvement une grande courbe d'évolution
 on peut même y découper des périodes à la façon des littéraires
 moi-même j'y ai découpé certaines étapes certaines périodes
 révélatrices de mes recherches

on y transcrit toutes sortes de démarches de soi on s'y met à
 coeur ouvert tel qu'on le sent tel que l'on peut se voir et
 tel que l'on peut se comprendre

un journal sert à se reconnaître à se nommer dans la mesure
 où l'on peut extirper les choses du profond de soi car il s'y
 fait souvent une lutte entre le subconscient et le conscient
 comme une pipe séchée dont on gratte le tonneau pour en purifier
 le souffle

ce travail qui s'opère dans un journal c'est un gargarisateur
 un nettoyant la lunette lourde de soi tu scrutes et ce que
 tu découvres tu le marques pour ne pas perdre tes coordonnées

ça ressemble à un système cartésien tu cherches des points de référence à l'intérieur ceux que tu vois comme des étoiles égarées d'une même constellation tu les inscris puis quand tu as quelques points trouvés tu cherches à tracer des lignes tu les traces tu te vois et tu te nommes et te reconnais

j'ai envie de t'écrire ce si beau poème de J. G. Pilon

"Nomme les choses, ne cesse jamais de nommer
 les plantes, les pierres, les objets.
 N'oublie pas le nom qui est rivé à chaque
 visage, à chaque corps, à chaque étreinte.
 Dis ce que tu es, ce que tu bâtis, ce que
 tu crois, ce que tu aimes. Ce que tu hais
 aussi, mais sans mépris. Dis le nom de ta
 maison, le nom des camarades, le nom de la
 ville. Nomme les êtres et les choses par
 leur nom, pour savoir qui tu es. Il ne
 faut pas être étranger en son propre corps,
 il ne faut pas être étranger à son pays"

tu vois d'où viennent certains de mes mots
 ce poème n'est pas une définition d'un journal mais il parle

de reconnaissance et cette reconnaissance pour moi s'opère en source par mon journal
ce poème "nomme" ce que mon journal me permet

il y a deux ans lorsque je l'ai découvert dans le recueil "Recours au Pays" une lumière m'a brillé je m'étais reconnu au coeur de moi ces mots parlaient de ma démarche personnelle de mon mouvement c'est alors que peut-être pour la première fois j'ai compris ce qu'était mon journal à quoi il me servait

j'avais pu le nommer

il était une base de reconnaissance

c'est ça un journal une base de reconnaissance un terrain d'apprentissage sur lequel on découvre peu à peu certaines vérités de la vie et qui nous permettent de progresser vers de plus grandes vérités

c'est comme un arbre qui se pousse des racines pour pouvoir plus tard élever son tronc se faire belle ramure et large feuillage le journal c'est l'enfance de l'arbre les racines qui permettront la formation de la matière-vérité dans l'âge

écrire un journal c'est comme l'élaboration d'un projet de fusée
 on serre ses boulons on assemble ses pièces on ne sait trop
 comment déclencher l'ignition et où va atterrir notre engin
 tout ce que l'on peut c'est ajuster une direction de tir
 c'est ça aussi un journal

on finit par s'agglomérer sa cellule bien dense avec son noyau
 de vérité et dans le noyau vit le brut reconnu de soi

s'expliquer sa relation à soi-même sa relation de soi à au-
 trui sa relation à la plante et au soleil s'expliquer à soi-
 même sa propre relation à l'univers c'est ça un journal

seulement voilà l'écriture d'un journal par lequel on dit le
 plus vrai de soi amène le désir de faire partager
 ces mots qui expriment ce que l'on est
 c'est ce désir dont je te parlais de faire un oeuvre qui soit
 lue et comprise au plus profond de son sens
 tu as envie de réunir tes pensées tes textes de les offrir
 mais tu te heurtes à des problèmes de langage

que dois-tu apporter à ton lecteur dois-tu lui apporter ta

réflexion avec ses lenteurs ses monotonies ses répétitions ces déviements que tu as vécus et qui sont le courant réel de la vie c'est très long à lire un journal avec tes poèmes tes lettres polycopiées tu as souvent balbutié tu t'es parfois défoulé par besoin intérieur et de sacres et de mots inventés ce n'est pas pour Lucifer que t'as peur de faire lire tes sacres c'est pour toi-même car peux-tu te dénuder par l'intime de ton journal sous le prétexte de ta vérité tu sais que le vrai de toi ne peut être dit selon des normes établies de langage ou en sourire aux yeux bleus-bleus de cette petite université

je suis resté de longues heures à me demander "QUE FAIRE AVEC MON JOURNAL" la question est fondamentale elle engage toute ma personne puisque je tiens à ce qu'on me lise j'ai écrit neuf pages de réflexions avant de commencer à rédiger les premiers mots de ce texte

puis j'ai compris ce qu'est véritablement mon journal et je te l'ai dit je croyais aussi avoir compris comment je pouvais m'en servir pour dire qui je suis

et j'ai alors tenté d'élargir de prolonger cette base de reconnaissance qu'est mon journal et je t'ai écrit des mots dans

lesquels je te parlais de renommer ce journal en en étirant le contenu pour en dépasser la normalité des réflexions quotidiennes et j'ai voulu opérer un choix des textes les plus révélateurs de mon mouvement tentant d'insérer entre ces textes une réflexion actuelle qui recréait l'histoire de ce mouvement j'essayais ainsi de revoir le contenu et la forme de mon évolution en montrant quelques uns de ses éléments

je croyais alors par cette démarche offrir l'aboutissement de la recherche de mon journal

je t'écrivais alors un premier texte dont l'étoffe faisait partie de mon passé je reconstruisais un aboutissement en me servant de matériel d'hier je cousais une oeuvre en pièces détachées à la façon de ces couvre-lits de grand-mères j'accordais mes poèmes et mes lettres tentant de les coller pièce par pièce pour en montrer le cheminement

je sentais l'erreur qui se précisait peu à peu je n'arrivais pas à me satisfaire de cette démarche je faisais de l'histoire je reprenais ma propre histoire j'étais mon propre historien j'allais du passé au présent et je refaisais patiemment un travail déjà accompli je doublais mon journal

*dans le but de te dire ce que je pense de la vie des hommes
de l'amour dans le but de te dire ma relation à l'univers je
te présentais mes textes passés surchargés de réflexions pré-
sentes*

dans le but de faire une oeuvre je cousais au lieu d'inventer

*je viens de t'expliquer les mécanismes de ma première démarche
je veux maintenant te dire ma nouvelle compréhension des mé-
canismes qui me permettraient éventuellement de dépasser mon
journal*

*le fruit est composé de son enveloppe et de sa chair interne
pendant nous n'en voyons à maturité que l'aboutissement
nous ne léchons que des fruits mûrs complètement formés de la
même façon la matière d'un livre d'une oeuvre n'est pas sa
germination mais une nouvelle parure qu'elle s'invente à maturi-
té pour dépasser un journal il faut le réinventer ne se servir que
du présent ne se référer à la pousse passée que pour affermir
ce présent et en comprendre la forme*

*il faut aussi procéder invention par invention
si l'on veut connaître une cellule il faut nommer toutes ses par-
ties*

c'est par chacune des pièces de soi que l'on peut dire notre globalité c'est dans l'invention particulière de chacun des éléments de soi que l'on dit notre totalité

on ne peut pas tout dire ce que l'on croit de soi des hommes de l'amour de la vie et de l'univers en réunissant les bribes de son journal

*il faut se nommer avant de dire ce que l'on est
s'étant reconnu il faut chercher un moyen de dire cette reconnaissance je t'offre une réflexion qui est la recherche de ce moyen*

tu te traces un chemin tu t'y égares et tu revises ta carte de voyage c'est un peu de la vie le réel mouvement lorsque tu pars vers un pays inconnu

Denis Pinsonneault

HISTOIRE DE L'ART, UNIVERSITE DE MONTREAL

Oneiros

Il était dans un parc, les arbres se balançaient et semblaient lui demander ce qu'il faisait là, il ne savait leur répondre quoi que ce soit, d'ailleurs que pouvait-il leur répondre? Le vent lui faisait perdre l'équilibre, il se demanda à cet instant s'il était équilibré, il ne répondait pas, il ne répondait plus, il ne pouvait, il ne voulait plus répondre. Il sentait le mouvement de la nature, c'était comme si elle allait l'engloutir, elle allait lui permettre d'être lui, de se laisser aller lentement, au fil de l'espoir, il ne se sentait plus oppressé, il avait eu peur des arbres, du vent, mais maintenant il avait une toute autre impression, tout ce qui l'entourait le laissait libre, à être libéré. Il se sentait en communication totale avec le soleil, le ciel, tout ce monde qui, lui semblait-il, respirait sans difficulté, comme si tout était naturel. Au fond le soleil avait toujours fait ce qu'il avait voulu bien faire et personne ne pouvait lui ordonner de paraître et de disparaître, il était maître de lui-même, il maîtrisait son existence, maître de la lumière et de la noirceur, toutes les couleurs lui paraissaient plus vives, plus fortes, plus présentes, il dévisageait en quelque sorte l'inconnu.

L'inconnu s'offrait, se livrait à lui, sans aucune restriction, libre comme l'air, sans aucune entrave, l'inconnu, il lui semblait qu'il venait de le redécouvrir, qu'il allait le redécouvrir, il était seul, en pleine nature, et il n'était pas seul, sa solitude était

pleine, présente et calme, elle allait lui permettre d'y voir plus clair.

Il entendit les feuilles, elles dansaient et virevoltaient, voulaient être prises, il aima les feuilles et ne leur dit pas, il aurait peut-être fallu mais il ne se sentait pas encore prêt, il savait que ça viendrait, tout finirait par venir, il fallait attendre. Une silhouette lui apparut comme par enchantement, c'était une espèce de vieillard à l'allure de clochard mais ce qu'il y avait d'invraisemblable était que sa peau était blanche, comme si rien n'avait jamais été assez pénible pour la marquer, pour la rider, comme si cet homme, cette apparition qui se trouvait devant lui avait passé sa vie à sourire, à aimer.

Il était en quelque sorte figé, il avait peur, il n'osait le regarder, il se sentait triste et mélancolique, il attendait que l'homme lui parle et c'était comme s'il savait que jamais cet homme ne lui parlerait, comme s'il n'avait jamais parlé, comme s'il n'avait jamais eu besoin de parler. Ses yeux étaient doux, pétillants, remplis de vie et d'amour; son large front était, lui semblait-il, follement amoureux, ses lèvres étaient ensoleillées, son corps entier comme la lune, pur et blanc. Il devait lui parler, c'était comme s'il le sentait disparaître, il voulait le garder près de lui, il avait des tas de choses à lui dire et lui allait comprendre ce qu'il voulait faire, ce qui était au plus profond de lui. Il essayait d'ouvrir la bouche, rien ne sortait c'était comme si tout était tellement enfoui que rien n'en pourrait pas sortir, il ne fallait pas désespérer, il en souffrirait certes mais il en sortirait. Le vieillard lui semblait à chaque instant plus éloigné, il prenait forme en lui mais forme dans

l'absence, il s'aperçut que même si le vieillard disparaissait il serait encore là et même davantage, il avait senti à son apparition qu'il allait disparaître et c' était là tout le sens de l'apparition.

Il n'avait plus besoin de lui parler, il lui avait déjà parlé et le vieillard l'avait compris seulement en ne l'écoutant pas parler. Ce fut comme si le vieillard le regardait une dernière fois et il sortit de son écharpe une boîte blanche, lui donna, lui fit un sourire et disparut. Il était encore là tout près il semblait à Pierre qu'il pouvait lui toucher, le palper, il le sentait tout près sans pouvoir l'approcher. La boîte, tout en étant le signe que le vieillard était venu, annonçait sa disparition, il ne put s'empêcher de contempler cette boîte qui lui semblait pure, sans tache comme si personne ne l'avait jusqu'alors tenue dans ses mains, comme si elle à son tour venait d'apparaître, elle avait un couvercle qui semblait renfermer quelque chose, il l'enleva et il fut surpris de n'y rien trouver, il ne pensa pas à cet instant que la boîte avait un fond, il ne pensait même plus que c'était une boîte car il était déçu, tout ce qu'il connaissait des boîtes renfermait quelque chose, un secret un trésor mais il s'aperçut que peut-être au fond le plus grand secret qu'une boîte pouvait avoir était son fond, il lui semblait parler avec elle en quelque sorte comme si elle ne voulait pas qu'il se sente seul, distant du monde, elle était là elle et elle allait pouvoir le comprendre. Elle était venue à lui, il ne pouvait en douter mais comment elle était venue à lui, cela il l'ignorait totalement.

Allons donc se dit-il je ne suis tout de même pas pour désirer être étouffé encore une fois par le savoir, il respira toute la nature qui se trouvait là, eut un peu peur de l'avalier, il se mit à rire

comme un fou, il était fou et c'était cela qu'il avait toujours voulu être, malheureusement il ne l'était pas encore assez, il le deviendrait et se sentit heureux, il allait faire quelque chose, cette boîte avait, il le savait, un rôle à jouer et il fallait qu'il le trouve.

Il se mit à chercher et pensa que c'était peut-être en cherchant qu'il ne trouverait jamais et il cessa de chercher. Il commença à chercher si elle avait des défauts comme si il était convaincu qu'elle ne pouvait avoir de qualités, ah si les hommes avaient pensé se dit-il. Pourquoi au fond cette boîte n'avait-elle pas de qualités, ce n'était pas une boîte sans qualité, il se mit en voie de chercher les qualités que la boîte avait mais pensa que c'était en cherchant les qualités que la boîte avait qu'il ne les trouverait jamais et il cessa de les chercher. Il y avait déjà un bout de temps qu'il parlait à la boîte et qu'elle lui parlait et il pensa un instant qu'elle le comprenait davantage que tous ces hommes à qui il avait essayé de parler, il fallait peut-être commencer par s'adresser aux objets pensait-il et il fut tenté de se répondre oui mais il se dit à voix forte: "Je ne répondrai plus à rien".

Heureusement qu'il vivait seul car s'il y avait eu quelqu'un à ce moment-là près de lui, il aurait été réveillé et personne n'aurait pu savoir la suite de ce rêve. Ce n'est d'ailleurs qu'à cause de cela qu'il a pu poursuivre son rêve dans le rêve. Il se sentait reposé dans son rêve et il aurait toujours voulu se sentir dans cet état, le parc lui semblait à chaque instant plus vaste, ses yeux étaient toujours portés à regarder plus loin, toujours plus loin jusqu'à la fin du plus loin, jusqu'à son commencement. Il était comme ensorcelé par cette boîte énigmatique, l'envoûtement se poursuivait et semblait ne jamais vouloir finir, il devenait lui-même la boîte. Cette boîte qui

lui parlait sans lui parler, cette boîte dont il apprenait à écouter le silence, ce silence hors de tout langage, constituant finalement le langage. Si elle avait un fond c'était peut-être qu'au fond il fallait y mettre quelque chose, sinon le fond n'aurait servi à rien, il regarda autour de lui pour la première fois, jusqu'alors il avait dirigé son regard vers le haut et il n'avait pas vraiment regardé autour de lui même lorsqu'il avait vu le vieilllard, il y avait le sol la terre et sur la terre des roches, des milliers de roches de toutes formes, jamais personne lui semblait-il n'avait regardé les roches, n'en avait pris conscience comme il le faisait, il s'apercevait qu'aucune n'était pareille, deux roches ne pouvaient être identiques; certaines étaient petites, rondes, effilées, laides, belles, attirantes, sensuelles, érotiques, il était tombé sous le charme des roches, il en prit un bon nombre dans sa main et les regarda de plus près, il en trouva une très belle qu'il mit dans la boîte comme s'il voulait la conserver toute sa vie, puis une autre puis une autre, toutes les roches qu'il trouvait belles et érotiques il les appelait les roches parfaites il ne voulait rien savoir de toutes les autres qui lui apparaissaient imparfaites, il procédait par élimination, les autres il ne les remettait pas à ses pieds, où il les avait prises, il les lançait au loin comme s'il voulait que tout ce qu'il ne trouvait pas beau se trouve par le fait même éloigné de lui, hors de sa portée Les poignées de roches se succédaient à un rythme de plus en plus excitant et enivrant, la boîte se remplissait, le fond allait-il tenir, lui-même allait-il tenir? Il remplit la boîte ou la boîte le remplit, il jugea que ce n'était pas important au fond de faire la distinction, regarda les roches pour une dernière fois sans doute avant de les revoir, mit le couvercle et décida qu'il passerait à

l'action à l'aube du soleil car le jour tombait et laissait place à la nuit et il avait besoin de réfléchir. Il décida de s'étendre sur le banc et s'endormit; à cet instant débuta le rêve dans le rêve rêvant.

La nuit était pesante et lourde comme si elle allait s'affaisser sur lui comme un couvercle, elle était noire presque d'un noir brillant, il avait un peu peur. Une brume légère monta jusqu'à la hauteur de son front, la sueur lui coulait de partout, il se sentait innocent mais c'était comme si la nuit allait faire de lui un coupable, il ne comprenait pas tout, ne parvenait pas à saisir de quoi elle voulait le rendre coupable mais savait qu'il s'agissait de cela. Pour prouver son innocence il fallait peut-être qu'il s'adresse à la nuit et c'était peut-être au fond ce qu'elle désirait, qu'il lui parle, elle se sentait seule la nuit, personne ne portait vraiment attention à elle, elle avait besoin qu'on lui parle, qu'on lui dise à elle aussi qu'elle était belle, qu'elle était vaste et mystérieuse, qu'elle s'était toujours cachée derrière le jour, car elle avait eu honte un jour et était devenue la nuit. Il lui semblait qu'il comprenait des tas de choses, il n'avait plus peur, il se sentait maintenant tout près d'elle de la même façon qu'il s'était senti près du vieillard sans pouvoir l'atteindre, lui toucher, il la regardait et c'était suffisant. Comme il était devenu la boîte, il devenait la nuit, il se confondait en elle et il sentait que personne n'aurait pu à cet instant le distinguer de la nuit, plus tard peut-être mais il ne voulait pas parler de plus tard, le plus tard annonçait le trop tard et il n'était jamais trop tard car tout le temps était pensé à partir du trop tard, il se sourit dans le miroir du temps et ne se reconnut pas;

il n'avait pas besoin de se reconnaître, il se connaissait déjà, du moins le pensait-il.

Cette nuit lui amena la venue d'un enfant, une petite fille blonde, très belle, toute fragile et vacillante, il la sentait réelle, ce n'était pas une apparition ou du moins c'était une apparition réelle. Des larmes de pluie coulaient sous le soleil de ses yeux d'une couleur sans couleur. Il l'appela Nuitante, elle ne pouvait avoir d'autre nom, elle était comme sa fille même s'il n'avait jamais eu d'enfant, elle lui appartenait, elle était à lui; enfin il avait quelque chose qui lui appartenait, quelque chose qu'il allait perdre. Elle l'appela homme, il se reconnut comme homme, il resongea à son rêve d'être le premier homme, repensa à l'inconnue et se demanda si ce n'était pas elle, il sut après que non mais sur le moment tout cela reste indescriptible car en quelque sorte décrire ce qui s'est passé à ce moment serait le moyen de la perdre. Il se trouvait à nouveau dans un parc, mais tout à fait différent de celui dans lequel il s'était endormi; des tas d'enfants couraient, se balançaient, chantaient, mais il n'y avait au fond que cette petite fille. Elle l'attirait, son regard, son visage, ses lèvres s'ouvraient en se fermant, elle était triste, elle souffrait mais il sentait qu'il y avait en elle de l'espoir, elle devait se demander ce qu'il faisait en cet endroit mais ne lui demanda rien, il n'aurait pu répondre de toutes

Il ne fallait plus répondre, il devait écouter, entendre. Cette nuit était différente de toutes les nuits qu'il avait connues, elle était claire dans son obscurité, dans sa pénombre. La venue de la petite fille avait, lui semblait-il, amené une lumière nouvelle, une

lueur qui allait en s'accroissant, se développant. Il ne pouvait plus dire à quel moment de la journée on en était, il avait complètement perdu toute notion du temps, Nuitante s'approchait de lui, il en devenait amoureux mais voulait rester à distance d'elle, ne voulait pas qu'elle souffre de son absence à venir; son regard exprimait la douceur et la bonté qui n'avaient su ou n'avaient jamais pu s'exprimer, se manifester. Les larmes devenaient plus vives et à la fois plus bouleversantes, il voulut se retirer, tenter de s'éloigner mais ce fut plus fort que lui il ne put y arriver, il sentait maintenant son souffle, sa respiration le faisait respirer, elle était en transformation, la petite fille devenait femme, il n'y avait plus de distinction possible. Elle le regardait et elle pleurait, son visage était de feu; il lui prit la main et la mit sur son front perle, il se sentait à son tour devenir enfant et entraîné par Nuitante, l'Homme devint garçon, il alla se balader avec elle, ils demeuraient dans le parc sans qu'il ait toutefois l'impression qu'il se trouvait encore dans ce parc, c'était comme s'il n'y avait plus de frontières, le parc cessait d'être lui-même, cessait d'être parc et devenait la terre, l'immensité, l'indéfinissable.

Ils se mirent même à courir, lui se sentait léger, se sentait ailleurs comme si à la fois il redevenait seul et que Nuitante disparaissait, il sentait toujours le contact de sa main qui le serrait de plus en plus fort, tellement fermement qu'il ne sentait plus rien.

La nuit devenait de plus en plus claire comme si elle acceptait sa condition, n'avait plus à avoir honte, elle était comme elle était

et elle se trouvait belle et pure. Tout lui semblait-il s'entremêlait et se refaisant, c'était comme s'il était en train de réapprendre à sourire à travers les larmes de la petite fille, des larmes qui en venaient en quelque sorte à sourire, des larmes de joie, des larmes d'espoir. Son visage s'endurcissait, devenait plus ferme et plus vivant, plus à vivre. Tout ce qui se trouvait là à la fois ce qui était près ou loin, ce qui était devant ou derrière et surtout ce qui se trouvait à côté le faisait vivre. Il pensa qu'il était en train de s'illusionner, que tout ce qui se passait n'était que de l'ordre du rêve, tout cela lui paraissait au fond impossible, il redevenait par le simple langage étranger de lui même, il marchait, courrait à côté de lui-même; pourtant ce n'était pas un rêve, la main de la petite fille s'entrouvait et se refermait, le mouvement de ses doigts le troublait, le faisait frissonner, elle avait des doigts de velours, un front de paille, un regard de soie, assoiffé. Puis ce fut comme si tout à coup il n'y avait plus personne dans ce parc que Nuitante et Homme, il se sentit seul. Il ne savait plus avec qui il se trouvait, qui était ce il? Il eut peur de quelques oiseaux qui vinrent tourbillonner autour de lui, il n'était pas sûr qu'ils tournaient autour d'eux, qui était ce eux?

Tout recommençait, le vague prenait de plus en plus d'assurance, il était comme lié à l'absence de mouvement créé par la répétition et il ne pourrait jamais arriver à vaincre tout cela entièrement. C'était comme si à chaque fois qu'il se sentait lié à quelqu'un de

trop près il voulait s'en défaire comme s'il était incapable en fait d'assumer un tel lien, une telle responsabilité. Il voulait que la petite fille se retire ou du moins s'éloigne, il sentait que si elle ne partait pas il allait lui faire mal sans pour autant penser à vouloir lui faire mal, il ne le désirait réellement pas. Il essaya de lui faire sentir tout cela mais ne réussit finalement qu'à créer un espèce de lien encore plus fort qui émanait de cette petite personne qui avait en quelque sorte l'opportunité d'être heureuse enfin, s'il avait été magicien il l'aurait fait disparaître, il n'était qu'un homme il allait être le premier homme; il lui demanda de partir, de le laisser, il avait besoin d'errer, de ne pas retrouver, il savait qu'elle ne pouvait pas comprendre, qu'elle ne pourrait plus jamais comprendre, il était déjà trop tard, elle se sentait trop liée à lui pour reculer; il n'était plus possible de repartir car rien ne s'annonçait, il se sentait devenir agressif et de plus en plus violent, il lui cria de partir et son cri porta si loin que la nuit redevint noire, encore plus noire, il n'y voyait plus rien mais Nuitante lui apparaissait de plus en plus présente, présence qu'il aurait voulu absente, la nuit n'entendait plus rien, ne voyait plus rien; il serra la main de la petite fille tellement fort qu'il entendit craquer ses doigts, elle lui fit un sourire comme si elle voulait qu'il serre encore plus fort, comme si elle voulait lui appartenir à jamais, comme s'il n'y avait plus de route possible que la sienne, il se mit à la battre, il ne voyait plus de larmes plus de sourires, il frappait et frappait encore, toujours plus fort, c'était comme si elle jouis-

sait et lui demandait de poursuivre, d'aller plus loin, de l'amener à la vie par la mort; il s'était mis à rire, d'un rire sadique et démoniaque, il lui arracha les bras, lui arracha les pieds, le sang se répandait et devenait rivière, il rua son corps de toutes parts et lorsqu'il vint pour lui arracher les yeux comme s'il avait voulu les garder pour se souvenir, elle disparut.

La nuit lui avait arraché Nuitante, elle était venue reprendre son bien, il venait de perdre ce qui lui avait-il semblé, lui avait appartenu. Il se retrouvait seul il ne se reconnaissait plus, il avait peur, le silence l'effrayait et semblait vouloir reprendre le langage; la nature devint tout à coup plus bruyante, elle annonçait la tempête qu'il connaîtrait, qu'il allait mourrir dans ce parc de la mort, ce parc de la disparition, ce parc de l'absence. Il aperçut deux oiseaux qui se blotissaient l'un contre l'autre comme s'ils étaient en train de mettre à exécution un complot, il n'eut pas le temps de se retourner, les deux oiseaux fonçaient vers lui à une allure incommensurable, chacun lui creva un oeil, il n'y voyait plus rien, il n'avait jamais vu quoique ce soit, il pensa qu'il était aveugle, qu'il ne verrait plus même la nuit il poussa un grand cri et il se réveilla.

Il était étendu dans un parc, le soleil commençait à poindre à l'horizon, au bout de ses pieds il y avait une boîte blanche, elle avait un couvercle qu'il ne put s'empêcher de retirer, il y avait des

tas de roches, qui lui semblaient toutes très belles, les roches qu'il retrouvait, il se sentait bien, il s'étira, prit une grande respiration, il se sentit vraiment éveillé, il rêvait toujours, le jour était revenu, il allait pouvoir mettre son plan à exécution, il ne se sentait toutefois pas pressé, il avait tout le temps devant et derrière lui, il allait se concentrer et la mise en oeuvre ne saurait tarder longtemps.

Il en vint à se relaxer et à se détendre le plus naturellement possible, il se conditionnait avec une facilité déconcertante; il se tenait à distance des roches comme s'il allait les surprendre, elles ne seraient pas préparées et se laissaient prendre. Il en prit une la regarda longuement sous tous ses angles et désangles, il l'admirait, la frôlait, il fut pris quelque peu de vertige lorsque cette roche l'amena en quelque sorte à regarder vers le bas, il lui semblait voir tout de très haut comme s'il n'était plus à l'échelle du monde. Il eut ensuite peur que toutes ces roches qu'il avait mises dans cette boîte qui lui était apparue, ne s'entendent plus entre elles. Bien sur il les avait trouvées parfaites mais au fond certaines devaient se sentir plus parfaites que d'autres, les roches allaient peut-être se révolter, lui seul pouvait empêcher cela, il remit la roche dans la boîte et referma le couvercle, il se sentait déjà plus en sécurité, il faisait ce qu'il voulait avec ces roches, il disposait d'elles à sa guise, il contrôlait leurs moindres mouvements, il était le maître, il serait le premier homme. Il pensa qu'il avait

toutefois besoin des roches pour mettre son plan à exécution, il enleva le couvercle et sut au même moment qu'il n'allait jamais le remettre.

Il se sentait un peu craintif mais il n'avait pas peur, il fallait en arriver à avoir peur de la peur et ne plus avoir peur, il allait vaincre et sa victoire à venir ne pouvait plus être mise en doute.

Il se dit sans doute et prit dans sa main une roche et referma ses doigts sur elle, il pensait qu'il lui faisait mal et ça lui faisait du bien. Il se décontracta et se mit à lui dire toutes sortes de choses inintelligibles. Le vent était doux, il allait vers lui comme un voile se déchirant, le soleil était chaud trop chaud même par rapport à la froidure qui se dégageait des roches. Il ouvrit la main et de chacun de ses doigts effleura la roche qui se tortillait dans le creux de sa main, il sortit de sa poche une ficelle qu'il avait mis là un certain jour, il n'était pas capable de se rappeler quel jour c'était pour cela qu'il parlait d'un certain jour, la ficelle du suicide ou de l'amour, la ficelle de la vie ou de la mort. Elle devait être là depuis un bon bout de temps car elle était jaunie et il avait peur qu'elle se brise, qu'elle se détache, qu'elle se déficelle. La roche était comme en attente, la ficelle se pliait, se repliait, se dépliait, s'enroulait autour de ses doigts qui ne semblaient plus tenir la roche, c'était comme si c'était la roche

qui lui tenait les doigts. Il avait la main moite, c'était comme si la roche avait senti un corps étranger se glisser dans sa demeure et qu'elle l'acceptait difficilement.

Il y eut un premier contact qui les fit s'éloigner, la roche se sentait torturée par la ficelle qui semblait vouloir la pénétrer, la courrir de part en part, l'abaisser. Il mit la ficelle entre son pouce et son index et elle se tint droite comme si un élément invisible se tenait au-dessus d'elle. Il plaça la roche dans son autre main. Celle dont il ne s'était pas servi jusqu'à ce moment. ses pouces et ses index se touchèrent et il essaya d'enfiler la roche dans la ficelle ou d'enfiler la ficelle dans la roche, il y allait lentement, il ne fallait rien précipiter, il y arriverait, le temps serait peut-être long et pénible à passer mais il était persuadé qu'il trouverait par ce mouvement quelque chose qui allait peut-être sauver la terre entière du mal dont elle souffrait. La ficelle longeait la roche, la contourrait, c'était comme si la roche se détournait, fuyante et craintive. Elle essayait d'éviter la ficelle le plus longtemps possible car elle savait qu'elle finirait par succomber et se laisserait aller. La ficelle se levait autour d'elle, sans encore parvenir à être en elle, y allait maintenant par mouvements plus saccadés et plus brusques, la roche se sentait balancée de tous côtés et ce qui se produisait c'est que la ficelle se sentit contrefaite, s'enroula autour de la roche, se sentit perdue et devint toute mêlée. Il démêla la ficelle, libéra la roche libre, la regarda et la projeta

au loin, encore plus loin que toutes les roches qu'il avait déjà lancées car il sentait qu'il avait été possédé par cette roche et il lui en voulait, néanmoins il ne la reverrait plus et il était fier de cela, elle avait voulu passer pour une roche parfaite mais il n'avait pas été possédé par elle entièrement et il en était maintenant dépossédé. Il en prit une seconde dans sa main, elle lui semblait plus fragile, plus sensible, déjà plus parfaite. Il pensa que du parfait allait venir l'imparfait, il pensa au subjonctif et au passé antérieur, il était dans le présent et il se mit à regarder la roche de nouveau.

Il était entièrement conscient qu'il avait eu un moment de faiblesse, ces moments qu'il devait à tout prix éviter et il se sentit prêt à commencer car il n'avait pas encore commencé. Il commença. Cette fois, il glissa la roche et la ficelle entre le pouce et le petit doigt de chacune de ses mains, il prit conscience, peut-être pour la première fois, qu'il avait deux mains. Il aurait pu en avoir qu'une seule et, bien plus, ne pas en avoir du tout. Il remercia le ciel et le manège recommença, commença. Il ne se produisit pas la même chose car ce qui s'était produit faisait partie de l'ordre du fini mais quelle ressemblance. Il sentait que cette seconde roche était à la poursuite de la première, distante de la ficelle, à la recherche de la solitude. Il se sentait devenir quelque peu agressif, il respira longuement et finit par se calmer. Il essaya doucement de les rapprocher, de faire en sorte qu'il n'y ait plus de roche pas plus que de ficelle mais qu'il y ait l'union, l'harmonie, la jonction.

Que la ficelle devienne la roche et que la roche devienne ficelle, ce fut peine perdue pour la seconde, pouvait-il encore espérer, il le croyait. Il la lança encore plus loin que celle qu'il avait lancé précédemment. Il en prit une troisième et une quatrième et une autre et encore une autre et ce ne fut jamais la même chose, ce fut toujours différent, aucune roche ne mourut au même endroit, elles devenaient les roches les plus imparfaites et les plus laides qu'il avait connues jusque-là.

Mais alors, se dit-il, le vieillard m'a trompé, il a voulu rire de moi; il se sentit triste, il avait perdu beaucoup de temps, qu'allait-il faire de tout ce temps perdu ? La boîte en laquelle il avait tellement cru ne servait plus à rien il pensa qu'elle n'avait plus vraiment un fond. Il la regarda pour la dernière fois, il ne pensait qu'à la piétiner et à la détruire; son pied s'écrasa sur elle et il sentit une certaine rigidité. Il vit au fond de la boîte une toute petite roche, tellement minuscule qu'elle avait réussi à s'infiltrer dans un coin de la boîte. Elle était son dernier espoir et s'il ne l'avait pas aperçue à la suite des autres, elle était signe de quelque chose qui allait se produire. Il pensa que la meilleure façon d'enfiler la ficelle dans la roche était de ne pas penser à l'enfiler mais le fait de penser à ne pas y penser le fit penser davantage et il pensa qu'il n'aurait jamais dû penser à cela. Il lui restait un dernier espoir, jusque-là, avec chaque roche il avait procédé lentement et cela n'avait jamais fonctionné, il fallait le faire le plus rapidement possible de telle sorte que ni la roche ni la ficelle ne

s'en aperçoivent, ne le réalisent. Il s'empara littéralement de la roche et de la ficelle et tout se passa si vite qu'il échappa la roche par terre. C'était fini, tout était fini, aucun espoir, la chute totale. La roche était à ses pieds comme si elle avait pris conscience de ce qui était arrivé aux autres, comme si elle ne voulait pas subir le même sort; il la dévisagea, il la détestait et elle allait payer pour le faux espoir qu'elle lui avait donné. Il alla même jusqu'à se pencher pour la ramasser, elle était basse et cruelle, elle allait souffrir, elle ne reverrait plus jamais le sol, il devenait le maître de son inexistence, il était le plus fort, il était le plus faible. Il la possédait et elle ne le posséderait pas plus longtemps. Décrivant un arc merveilleux, il la lança au bout de ses bras, c'était comme si tout avait été fait au ralenti, avec majestuosité, avec grâce et avec amour. Il se sentait atteint d'une tendresse folle. La roche montait, filait vers le ciel et il pouvait suivre sa course qui n'aurait pas de fin car sans commencement. Elle toucha au faite d'un arbre et par ricochet se heurta à un nuage qui passait par là; il se mit à pleuvoir mais d'une pluie qui le rafraichissait, qui lui rendait sa personne, son existence propre. L'inexistence de la roche lui rendait son existence, il souriait, la pluie était pour lui, la lutte continuait, la nature était encore en mouvement et n'allait pas s'arrêter encore. Il lui semblait que la pluie était formée de milliers de petites roches se désagrégant à la descente; il était heureux, il se sentait libéré, tout son être lui était redonné et c'était de cela qu'il avait le plus besoin.

La pluie cessa, le soleil revint, il était lui-même le soleil, il rayonnait, il se sentait chaud et amoureux, presque euphorique, ses yeux quittèrent le ciel, revinrent à la terre et partout autour de lui il vit des tas de gens. Il y avait des enfants, des hommes et des femmes, des vieillards, des gens qui avaient l'air de voyeurs, de spectateurs, qui le regardaient depuis longtemps et qui se moquaient de lui, des gens qu'il avait fait rire sans s'en apercevoir et des gens qu'il faisait rire sans vouloir s'en apercevoir. Il ne pouvait dire depuis combien de temps ils se trouvaient là, il les voyait pour la première fois, les roches l'avaient gardé tellement captif qu'il n'avait jamais senti la présence de qui que ce soit. Il les regardait, l'air hébété et il ne comprenait pas ou il comprenait trop bien; leurs rires le rendaient sourd, devenaient de plus en plus lourds à entendre, à supporter, il les haïssait de tout son être, il se sentait ridiculisé, tourmenté, troublé.

Il lui semblait que plus les rayons du soleil le frappaient, plus il avait chaud, plus les rires s'amplifiaient et devenaient destructeurs, sans vie, allaient le conduire à une mort prochaine sinon déjà présente. Il ne pouvait tolérer cela plus longtemps, il se mit à crier de tout ce qui lui restait de voix, il aurait aimé avoir toutes les roches qui lui avaient passé entre les mains, il les aurait lapidé, il les aurait tué en souriant. Chacun riait d'un rire différent à la fois insupportable et déplacé.

Il aurait pleuré, personne n'avait compris, personne ne compren-

drait. Il se sentait surveillé, épié par tout ce monde qui, au fond, ne le regardait pas vraiment, c'était l'image qui sortait de lui que l'on regardait. Il fit quelques pas, il décida qu'il en avait fini avec la vie, il allait mourir, il allait mourir et c'était ce qui lui restait de mieux à faire.

Ils ne savaient plus pourquoi ils riaient, ils n'avaient jamais ri, ils le regardèrent monter dans un arbre qui était grandiose, qui allait en se déployant, chaque branche donnait naissance à une autre et l'arbre prenait forme de pyramide qui ne se terminerait jamais. Il montait, sûr de lui, il ne craignait plus rien, il n'y avait plus rien à craindre. Les rires s'éteignaient, il n'entendait presque plus rien de la mort qui se trouvait au-dessous de lui, la mort véritable se trouvait au-dessus de lui. L'arbre allait le conduire de toute manière vers le ciel, ce ciel qu'il avait cru inatteignable toute sa vie, il allait enfin l'atteindre, il l'atteindrait. Il était rendu au point où l'arbre ayant rassemblé toutes ses énergies, s'était séparé en deux, comme un signe de vie, les gens étaient tellement loin et tellement petits qu'il n'y avait plus personne; il les regarda une dernière fois et il se laissa tomber, il n'entendait plus rien, il avait l'impression de voler comme si sa chute était lente et sans fin, il ferma les yeux, il se mit à tout voir, ses mains encerclèrent ses oreilles et il se mit à entendre, il vivait, il vivait...

Il poussa un grand cri, le cri de la vie, il se réveilla,

assis par terre près de son lit, il avait rêvé, il ne se souvenait plus de rien tout en se souvenant de tout.

Alain Chevette

PHILOSOPHIE, UNIVERSITE DE MONTREAL

La philosophie au

Collège du Vieux-Montréal

Philosophie, Education,

Recherche

Le but de ce projet est de contribuer à l'élaboration d'un programme de philosophie pour le Collège du Vieux-Montréal. Ce programme sera basé sur les principes de la philosophie analytique et sera conçu pour répondre aux besoins des élèves du Collège du Vieux-Montréal. Le programme sera divisé en deux parties : une partie théorique et une partie pratique. La partie théorique sera consacrée à l'étude des concepts fondamentaux de la philosophie analytique, tels que la vérité, la connaissance et l'existence. La partie pratique sera consacrée à l'application de ces concepts à des problèmes concrets de la vie quotidienne. Ce programme sera évalué à l'aide de tests et de projets.

Comité de programme
 P. BÉGIN
 A. GAGNON
 J. GAGNON
 D. GAGNON
 J. GAGNON

La philosophie au Cégep du Vieux-Montréal

NOTE: Le texte qui suit, relatif à l'enseignement de la philosophie au C.E.G.E.P. du Vieux-Montréal, prend davantage la forme d'un exposé du programme des cours offerts, que celle d'un article ou d'un essai sur l'enseignement de la philosophie. Il s'agit d'une interprétation originale du programme obligatoire de philosophie dans les C.E.G.E.P.s, présentement à l'essai au C.E.G.E.P. du Vieux-Montréal.

Comité du programme

F. BATISTA,

C. de MESTRAL

W. KEMP

G.Y. NORMANDEAU

J.G. POIRIER

PROFIL DEPARTEMENTAL DES COURS COMMUNS
ET OBLIGATOIRES DE PHILOSOPHIE

I- CADRE THEORIQUE

Pendant les années 1950 et 1960 l'enseignement collégial de la philosophie au Québec s'est considérablement transformé sous l'influence d'une évolution sociale de plus en plus accélérée. La création des CEGEPs - réseau d'institutions ayant une fonction sociale sérieusement redéfinie et une clientèle très élargie - a continué ce processus. Cet enseignement devait enfin, après une période compréhensible de tâtonnements, se stabiliser sur des objectifs reformulés.

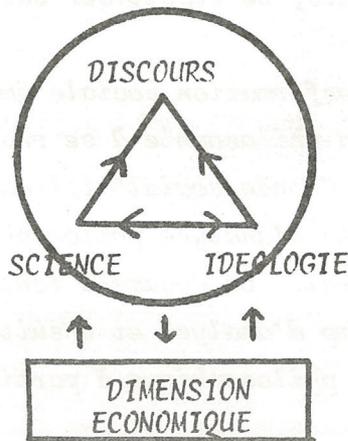
Toute cette transformation sociale amène l'enseignement collégial obligatoire de la philosophie à se réajuster. Il s'agit de reprendre conscience du "monde social" tel qu'il est devenu. Et il faut trouver les instruments d'analyse philosophique les plus pertinents dans ce contexte général. Ce document tente d'amorcer ce processus en définissant un champ d'analyse et ensuite en esquissant des perspectives de réflexion philosophique à partir de ces phénomènes.

C'est ainsi qu'on a été amené à une spécification et un appro-

fondissement du programme-cadre provincial. Le cours 101 aborde la "pensée philosophique" par l'analyse des "discours". Il sert également de cours d'introduction à une série cohérente de trois autres cours. Parmi les "visions du monde", le 201 choisit la science - élément important et omniprésent dans notre société. Le 301 aborde la "condition humaine" par la problématique du "sujet". Le 401 interroge sur la "conduite humaine" par une réflexion sur la politique.

A) CHAMP D'ANALYSE

On peut schématiser les phénomènes à partir desquels s'interrogent les quatre cours de la façon suivante:



Le schéma suggère qu'il y a entre autres deux réalités importantes dans la société actuelle: les réalités de discours et les réalités économiques. Les deux évoluent avec une certaine autonomie, et une certaine interaction. (On peut signaler aussi que le schéma renvoie à un aspect secondaire implicite - les réalités institutionnelles qui en sont l'émanation et la conséquence. Il y a des institutions dont le but primordial est scientifique, idéologique ou économique. Il y en a d'autres, comme les institutions politiques, dont l'existence sert de médiatisation entre les deux niveaux.)

La notion de discours s'entend dans un sens assez général. Il implique l'ensemble très divers des domaines de savoir et de parole. On peut signaler également que certaines réflexions contemporaines font ressortir les mécanismes internes des discours, de même que leur autonomie relative en rapport avec les "sujets" parlants (1).

La philosophie de la science en révèle les aspects formels, pour ainsi dire "sémantique" et "syntaxique" (2). On peut aussi signaler l'aspect "historique" de l'épistémologie à partir

1) Voir: LEVI-STRAUSS, Claude, *L'anthropologie structurale*, Plon.
FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Gallimard.

2) GRECO, Pierre, "L'épistémologie de la psychologie" in *Logique et connaissance scientifique*, Encyclopédie de la Pléiade, pp. 927-89.

du concept de "coupure épistémologique" (1). Les sciences ne se constituent pas par accumulation progressive, mais par rupture et nouveauté, rendues possibles, bien sûr, par un fond de savoir antérieur.

L'analyse des idéologies est un aspect fondamental des cours obligatoires de philosophie. Elle mène à la prise de conscience du fonctionnement structurel de ces discours de même que de leur enracinement social. Le dictionnaire définit l'idéologie de façon neutre comme un "ensemble d'idées propres à un groupe, une époque, et traduisant une situation historique". Il faut ajouter qu'elles sont un facteur de stabilisation, voir même de sclérose de la société. Elles sont souvent des émanations des structures corporatives dominantes de notre société. Elles sont souvent des discours qui occultent leur origine sociale et qui faussent d'autres discours scientifiques par mystification. Elles emploient souvent la tactique de faire passer le social pour du "naturel" (2).

1) Chez Bachelard et Foucault.

Voir aussi: FICHANT et PECHEUX, Sur l'histoire des Sciences, Maspéro, pp. 8-12.

KUHN, T., La structure des révolutions scientifiques, Flammarion.

2) Voir les concepts, chez Herbert, de "Idéologie A et B, déplacement métonymique et métaphorique" dans "Remarques pour une théorie générale des idéologies", in Cahiers pour l'analyse no. 9

Les échanges sur la ligne science-idéologie de même que les formes intermédiaires qui s'y trouvent constituent également un champ d'analyse fructueux. Les sciences se constituent par "coupure" sur un fond idéologique préalable. Il y a des discours où la coupure n'est pas nette, et d'autres où elle est embrouillée ou faussée. Les sciences humaines occupent une place importante ici (1). Il y a d'autres discours intermédiaires de genres assez variés.

La dimension économique de la société amène la prise de conscience que les réalités sociales (de même que, souvent, l'expression discursive de ces réalités) ne se transforment pas par bonne volonté, mais pour une large part sous la détermination de forces économiques. On peut situer cette prise de conscience dans le cours d'introduction (101). Dans le 401, on peut approfondir la prise de conscience par l'analyse des classes sociales et du développement historique de la production.

Il y a des interinfluences entre les deux niveaux du schéma. Il y a une certaine influence de la dimension économique sur la science. On peut à la limite qualifier cette influence, d'extérieure. L'économie ne dicte pas de conceptualisation à la physique nucléaire. Pourtant il y a un rapport très évident de possession de l'économique sur les sciences, notamment en ce qui concerne la technique et la re-

1) Voir: Herbert, "Réflexion sur la situation des sciences sociales..."
in Cahiers pour l'analyse no.2

cherche (1). L'influence économie-idéologie en est souvent une interne, bien que ce ne soit pas directement apparent. Il y a aussi une influence en retour des discours sur le niveau économique qui peut s'étudier de différentes façons.

B) PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

(Notes pour une recherche sur les objectifs de la philosophie)

Lors du colloque sur l'enseignement collégial de la philosophie, organisé par le Département de philosophie de l'Université du Québec à Montréal, on a assisté à un "affrontement" que certains qualifient d' "idéologique". D'autres diront que c'est là une question de méthode, voire même de pédagogie.

Nous situons le malaise à un tout autre niveau. Il y a effectivement un malaise en termes d'impossibilité d'application de nouvelles approches de l'enseignement philosophique. Ceci se caractérise par les réticences que certains professeurs manifestent à utiliser des "instruments" de lecture tels que le freudisme, le structuralisme, le marxisme, etc., en arguant que c'est trop difficile pour l'étudiant, ou alors qu'il s'agit là d'une forme d'endoctrinement "déguisé" ou d'un parti-pris pour l'un ou l'autre des "instruments" choisis. Il est à se demander si un tel refus ne cache pas, dans bien des cas,

1) Voir: Rapport Lamontagne sur la recherche scientifique, Information Canada.

une incompétence théorique à formuler et à poser de façon adéquate et pertinente les problèmes issus de la culture actuelle. Pour appuyer nos dires - et même à dire notre perception - nous voudrions signaler l'ambiguïté fondamentale que constitue l'enseignement collégial de la philosophie, tel qu'il se dessine à l'heure actuelle.

Trois possibilités s'ouvrent à l'enseignement collégial de la philosophie: d'abord, celle d'un enseignement qui met l'accent sur un discours aussi vague que confus qui tend à justifier des questions dites "éternelles...": l'Homme, la Liberté, le Suicide, etc., où toutes les réponses ont un certain indice de validité et sont acceptées parce que relatives entre elles, d'où leur propre justification.

Deuxièmement, un enseignement qui met l'accent sur ce qu'on pourrait appeler un enseignement "interdisciplinaire", c'est-à-dire où la Philosophie devient une espèce de "sauce" qui se sert avec différents menus. Il semble que c'est celle qui a le plus d'adeptes à l'heure actuelle; car non seulement elle rejoint les voeux de la DIGEC, en ce qui concerne le maintien d'une "culture générale", mais elle rallie aussi tous ceux qui croient que la Philosophie peut établir un discours sur tout l'univers des connaissances. Sur n'importe quoi ! on aura, par exemple, la "philosophie de la pollution" ! Pourquoi pas ?

Enfin, il reste une troisième possibilité qui est celle

qui a le moins de chances de réussir car elle est plus critique et peut-être plus difficile d'accès: celle qui mise sur l' "apprentissage" d' "instruments" théoriques qui permettront à l'étudiant d'intervenir sur sa culture. Ce processus de "distanciation" constitue effectivement un apprentissage.

En analysant le principe de justification de la première approche, on y trouve surtout un vocabulaire de "moralisme individualiste" ! Exemple: l'objectif de la philosophie "est d'engager l'étudiant dans la difficile démarche qu'est la réflexion sur la conduite de soi-même", etc (1). Ce travail semble confirmer la plupart des interprétations qui visent nettement un enseignement de "morale individuelle". Quelle est la mentalité, le type de sensibilité, l'attitude devant la vie, quel est le dressage rhétorique suscité par de telles interprétations ? Celui de l'idéalisme ! Il ne s'agit pas tant de donner un appareillage théorique permettant l'analyse de sa culture que de développer l'esprit critique. On justifie cela en disant que l'étudiant doit atteindre une certaine autonomie de pensée, une certaine liberté par la mise à distance des problèmes, par l'acquisition d'un certain esprit critique après inventaire des questions et solutions fournies par la tradition philosophique. Ce trait semble confirmé par l'électisme que l'on camoufle sous le "noble" nom de "liberté de pensée". Une telle désincarnation de la réflexion philosophique amène l'étudiant à donner plus d'importance aux problèmes eux-mêmes qu'à la manière de les poser. C'est se placer dans l'intemporel.

1) Cf. Objectifs de la Philosophie, DIGEC.

Alors, quelle est la fonction et le rôle de la philosophie véhiculée par ces objectifs ? Elle est essentiellement morale. Le professeur de philosophie ayant un rôle de "fonctionnaire moral" dans ce processus qui constitue l'apprentissage d'un "esprit critique", ne peut que maintenir et perpétuer l'enseignement de la philosophie comme entreprise idéologique; elle désigne bien un ensemble de réalités existantes, mais à la différence d'une entreprise scientifique, elle ne donne pas le moyen de les connaître (Althusser) (1).

Dans la deuxième approche, la Philosophie devient un savoir avec une certaine élasticité capable non seulement de répondre à tous les besoins de la connaissance mais aussi de remplir le "vide" laissé par la technique et la science. Cela serait le rôle de la Philosophie en tant qu'accès à la "culture générale". La Philosophie serait, dans ces conditions, le moyen terme entre l'activité dite idéologique et une approche scientifique de la réalité culturelle. Dans une telle perspective tout le monde serait satisfait, la Philosophie étant le lieu commun où tous les discours sont possibles; elle serait une espèce de science générale qui ferait retrouver la totalité que la multiplicité des sciences a brisée (cf. Documents du département).

Dans cette optique, non seulement l'enseignement de la philosophie entre en contradiction avec son rôle qui est justement d'opérer une critique sur les différents discours, mais la philosophie elle-

1) Ces points sont tirés et résumés de documents existants au Département de philosophie du CEGEP Vieux-Montréal.

même fait double emploi avec d'autres disciplines (comme la sociologie, la psychologie et même la politique) qui n'ont pas besoin de la Philosophie pour faire leur propre auto-critique.

Les conséquences sont assez graves. Le rôle que la philosophie est appelée à jouer est non seulement inutile mais il cache l'illusion d'une intervention efficace dans la culture actuelle. On comprend qu'à un niveau de recherche avancée l'interdisciplinarité puisse être fructueuse. Mais pour des étudiants débutant en philosophie et en sciences, n'est-elle pas prématurée ? Mais une telle situation ayant les allures d'"ouverture" ne camoufle-t-elle pas le refus de la fonction sociale de la philosophie qui serait celui de "dénoncer" les contradictions sociales et d'"annoncer" de nouvelles voies de solutions à ces contradictions ? Est-ce parce que la manifestation explicite de l'autorité pédagogique n'est plus tolérable que l'on recourt à des méthodes dites libérales pour faire accepter de façon sournoise ce qu'elle prétend combattre : la violence institutionnelle de l'école ? Humaniser les relations c'est maintenir un état permanent de violence (Bourdieu et Passeron parlent de violence symbolique). Nous sommes en présence d'une autorité qui n'ose dire son nom (cf. Documents du département).

Il y a dans ce mouvement une troisième approche qui est celle qui a le moins de chance de réussir. Non seulement parce qu'elle est plus critique mais surtout parce qu'elle est plus exigeante ; car elle demande une compétence théorique et un renouvellement constant. Mais

n'est-ce pas là la fonction de la philosophie que de s'interroger sur la validité et les limites des modèles de connaissance ? Nous pourrions reprendre ici les propos de Pierre Greco au sujet de l'"épistémologie de la psychologie" (1), cette partie est tout à la fois: "modèle, explication et à la limite "praxis", c'est-à-dire pratique théorique". Une telle position ouvre deux possibilités ou perspectives à l'enseignement de la philosophie au CEGEP.

D'abord la perspective sociale, c'est-à-dire les multiples facettes du "sujet humaniste" avec ses modes de production (par exemple, la production économique, littéraire et artistique, etc.). Comme problème important nous pouvons déceler celui de l'historicité humaine, à savoir la dimension du sujet qui est "conscience du temps, retour sur le passé et projet d'avenir", bref ce qui caractérise l'idéologie et surtout les véhicules de celle-ci. C'est ce qui se passe quand on met l'homme et le projet humain au coeur du développement historique. Les mots "sujet, conscience, moi, liberté, projet humain" ne sont pas des concepts scientifiques, mais des qualifications idéologiques de réalités dont nous avons à faire la science. Nous avons du moins à rendre leur statut compréhensible au niveau d'un système qui les maintient et dont ils sont la propre survie" (2).

1) Logique et connaissance scientifique, Encyclop. la Pléiade, Gallimard.

2) COURT, Raymond, "Le structuralisme aux quatre vents" in Cahiers Universitaires Catholiques, mensuel, 9 juin, 1967, p. 446.

"La philosophie, si elle répond à cette exigence sans borne qui lui est propre, ne peut se laisser intégrer purement et simplement à l'ordre de la culture régante, à cet ensemble pratique de représentations, d'attitudes et de gestes qui imprègnent et déterminent les décisions et les actions d'une collectivité. La culture occidentale en tant qu'idéologie "dominante" porte en elle les traces de la violence qui lui a permis d'accéder au "pouvoir" (elle a imposé une vision de l'homme et du monde au Tiers-Monde)" (1). La culture humaniste telle que développée par le monde occidental fait preuve d'une puissance incroyable d'assimilation et d'inclusion de toutes choses, même de cela qui la conteste du dehors, une volonté d'accommodements, de conformité et de cohésion sociale qui tente par tous les moyens d'effacer les contradictions, de masquer les écarts; ce qui en fait un système d'évasion, de freinage et d'arrêt, si bien qu'il devient difficile de dissocier culture et "pouvoir réducteur".

Dans son rapport imaginaire à ses conditions d'existence - rapport de méconnaissance ou de connaissance - la culture "possède" ceux qui la portent plus qu'elle n'est possédée par eux (...) Alors la possibilité d'intervention pour la Philosophie, à ce niveau est seulement possible si, "de discours linéaire qu'elle était ou qu'elle est elle devient texte et écriture" (2).

1) Voir: FREIRE, Paulo, *Pedagogy of the Oppressed*, Herder et Herder, 1971, surtout ch. III, "Generative Themes".

2) LEVESQUE, Claude, "La démesure de la philosophie" in *Dialogue*, mars 1972, pp. 25-26.

Ceci ouvre une autre dimension à l'enseignement collégial de la philosophie, à savoir la perspective épistémologique - c'est là notre deuxième axe - qui, à proprement, n'est pas une épistémologie formelle comme celle de Bachelard, par exemple, mais bien plus une épistémologie qui tiendra compte de l'origine sociale des discours. Cette épistémologie interroge la formation des idéologies ainsi que l'origine des discours scientifiques. Une telle entreprise nous a mené à parler de "système" au sens où Lacan parle de déchiffrement de cette langue qu'est l'inconscient individuel; il est justement un discours, un langage. De cet inconscient individuel, de ce quelque chose qui est en moi sans moi, on peut dire: "ça parle", tandis que l'inconscient culturel, dégagé par l'ethnologue, serait plutôt un "on parle". Et dans ce sens la thèse de Lacan veut que le projet de la psychanalyse soit non pas de reconquérir un moi plus vrai mais bien de démasquer ces derniers fétiches qui se nomment: moi, sujet, personne, imaginaire (1).

Une telle problématique rejoint celle de Lévi-Strauss qui consiste à donner un traitement structural aux problèmes anthropologiques, c'est-à-dire à considérer les phénomènes sociaux et religieux comme des systèmes finis d'unités discrètes, qu'il faut étudier d'un point de vue synchronique (chercher des rapports d'opposition et de corrélation entre les unités) et qu'il faut considérer comme élaborées par l'esprit à l'étage de la pensée inconsciente. Lévi-Strauss cherche, en somme, la logique implicite des organi-

1) LACAN, Jacques, *Ecrits*, Ed. du Seuil, 1966.

sations culturelles; il élabore une socio-logique du fonctionnement social en cherchant sans cesse ce qui fonde l'analogie structurale entre des niveaux culturels aussi différents que la langue, les rites, les mythes, les relations parentales. Une telle analyse précise davantage l'hypothèse d'après laquelle il existe un même système catégoriel qui opère à tous ces niveaux, c'est-à-dire qui est à l'oeuvre chaque fois qu'une forme culturelle existe. Il en arrive donc à poser un inconscient catégoriel ou structural qui explique l'homologie entre toutes les formes socio-culturelles qui sont toutes des systèmes d'échange et des sortes de langage. Les mythes, les formes de parenté, les "cultures" sont, comme la langue, des systèmes objectifs, produits d'un inconscient combinatoire (1).

On perçoit ici une des grandes caractéristiques du structuralisme à l'heure actuelle: le dégagement de la structure aux dépens du sujet, la mise en évidence d'un ça, d'un on, d'un inconscient catégoriel ou structural dont la conscience n'est qu'un reflet, dont le sujet n'est qu'une projection.

Ceci rejoint l'apport d'Althusser d'après lequel la structure du système capitaliste est la combinaison de deux structures irréductibles: celle des forces de production et celle des rapports de production.

"Nous retrouvons ici le principe fondamental de l'analyse struc-

1) Revue Esprit, Novembre, 1963, pp. 545-653.

turale: chercher le réel dans une sorte de logique interne cachée" (1). Cette entreprise s'inscrit en faux contre l'humanisme, contre tout ce qui ferait de l'homme individuel le sujet principal de notre science et de nos projets. C'est dans ce sens que nous introduisons ce qu'Althusser appelle une "coupure épistémologique". Elle s'oppose à l'idée courante d' "évolution de la pensée". Une coupure épistémologique c'est le passage brusque d'une vision du monde à une autre (ex. la révolution copernicienne, le "décentrement" freudien), d'une structure de pensée à une autre, et non pas une genèse. Ceci introduit un nouveau concept, celui d'épistémè: "l'espace de savoir qui fonde une culture, l'horizon de pensée qui est en quelque sorte le sous-sol où une culture plonge ses racines. L'épistémè est ce qui rend possible et réelle la science" (Foucault). "A ce titre, elle tient moins sa vie de ce qu'elle sait que de ce qu'elle ne sait pas: sous la condition, absolue, de cerner ce non-su, et de le poser dans la rigueur d'un problème" (2).

Selon Lévi-Strauss, comme nous l'avons vu plus haut, la structure sociale se rapporte aux modèles construits d'après la réalité empirique. Nous avons là le passage fondamental de la notion de structure au concept de "modèle" (3).

1) COURT, Raymond, Art. cit., p. 446.

2) ALTHUSSER, Louis et BALIBAR, Etienne, Lire le Capital, I, Maspéro, Paris, 1971, p. 31.

3) LEVI-STRAUSS, Claude, Anthropologie structurale, Plon, 1958, ch. XV.

Nous pouvons dire que l'explication commence à la "coordination des faits et des lois en un discours cohérent, et si possible formalisé (c'est en ce sens que nous parlons de "modèle", étant entendu qu'un modèle abstrait peut être "réalisé" en une machine cybernétique par exemple) et nous devons maintenant reconnaître qu'un modèle a besoin d'être lui-même interprété: on peut juger de sa syntaxe (validité formelle, "élégance", etc) de sa valeur pragmatique (nombre de résultats qu'il intègre ou permet de prévoir), mais le problème de sa validité sémantique reste entier" (...) On peut retenir que "si un modèle constitue une simulation de la réalité, toute expérience et toute description déjà en langage vernaculaire n'en sont pas moins, à leur niveau, des "simulations" (1).

Mais ce qu'il est important de retenir de tout ce qui vient d'être dit par rapport à notre formulation initiale en ce qui concerne l'axe épistémologique, c'est que l' "épistémologie n'a guère à considérer que la manière dont la science constitue (disons: reconstitue, si l'on redoute un idéalisme latent) la réalité dans ses opérations et son discours. Et nous voyons déjà que c'est la structure du modèle qu'il faut "interpréter", au lieu de "réaliser" ses éléments figuratifs, matériels ou abstraits. Interpréter un modèle, c'est donc élucider ses conditions de congruité, c'est-à-dire expliquer les conditions qui rendent le modèle adéquat (ne fût-ce que partiellement) aux phénomènes observés, - et non pas "projeter" en liai-

1) GRECO, Pierre, "Epistémologie de la psychologique" in *Lévi et connaissance scientifique, la Pléiade*, Gallimard, pp. 227-89.

sons réelles chacune des liaisons idéales (ou symboliques) du modèle"(1).

Dans ces conditions, l'épistémologie n'est pas un préjugé pré-expérimental, ni une théorie plaquée après coup sur l'inventaire des faits pour en masquer les lacunes par des constructions arbitraires. Elle n'est pas davantage une élégance de présentations à la mode. Elle est fondamentalement "une méthode de construction des concepts scientifiques" (K. Lewin).

Nous croyons avoir tracé quelques pistes de recherche, voire même avoir ouvert un "sentier" qui nous apparaît plus viable et plus réaliste en ce qui concerne l'avenir de l'enseignement collégial de la philosophie au Québec. C'est dans cette perspective que travaille, à l'heure actuelle, le comité des programmes des cours obligatoires de philosophie au CEGEP du Vieux-Montréal.

II- OBJECTIFS ET CONTENUS DES COURS

Cours 101: cours d'introduction

Objectifs: Ce cours a pour but d'introduire l'étudiant à l'ensemble des cours communs et obligatoires de philosophie. C'est pourquoi une attention particulière sera portée à la prise de conscience du champ d'analyse visé, et à la maîtrise des concepts les plus importants qui en permettent l'analyse.

Thèmes: Philosophie, Discours (science, idéologie), Economique.

- Contenu:* - définir les thèmes et en préciser les interrelations (voir le schéma à la page 116).
- approfondir le phénomène des discours non-scientifiques (idéologiques) dans leurs aspects structurels et socio-économiques.

Cours 201: Philosophie de la science

Objectif: Ce cours vise à introduire l'étudiant à l'émergence du phénomène de la science.

Une attention particulière sera portée sur ce qu'est la transmutation épistémologique qui constitue la science (distinction progressive du savoir scientifique et du savoir idéologique) et sur les conditions épistémologiques, techniques, sociales qui permettent ou empêchent cette transmutation. En d'autres termes, on analysera le phénomène de la science dans son processus de création et de mise en oeuvre.

Contenu: thème principal: la connaissance

thèmes secondaires: (a) science/histoire et idéologie
(épistémologie d'une science comme construction historique de sa théorie)

(b) science/technique et technologie
(expérience, expérimentation)

Le professeur, suivant ses possibilités ou le désir des étudiants, peut choisir d'aborder la question suivant l'un ou l'autre des thèmes secondaires, mais il doit atteindre l'objectif général du cours et son cours doit être organisé en vue d'atteindre cet objectif.

Cours 301: Philosophie du sujet

Objectif: Ce cours vise à introduire l'étudiant à la question actuelle de l'anthropologie philosophique.

C'est pourquoi une attention particulière sera portée à la question de la figure du sujet et à sa détermination progressive. En d'autres termes, ce cours donnera des éléments pour répondre à la question suivante: sommes-nous ou non en train de faire disparaître la notion de sujet comme cause et transcendance pour la remplacer par celle de sujet comme produit et système ?

Contenu: thème principal: l'homme

thèmes secondaires: (a) sujet/valeur

(b) sujet/raison et déraison

Le professeur, suivant ses possibilités ou le désir des étudiants, peut choisir d'aborder la question suivant l'un ou l'autre des thèmes secondaires, mais il doit atteindre l'objectif général du cours, et son cours doit être organisé en vue d'atteindre cet objectif.

Cours 401: Philosophie de la politique

Objectif: Ce cours vise à introduire l'étudiant à l'analyse du concept de politique.

Une attention particulière sera portée à la mise en relation du politique avec l'économique et l'idéologique, en vue de préciser la spécificité du politique relativement aux autres instances sociales (économique et idéologique). Et on cernera le lieu propre de la structure juridico-politique (le politique) et des pratiques politiques (la politique). Ceci en vue de mieux comprendre le problème et les luttes politiques de notre société.

Contenu: thème principal: la société

thèmes secondaires: (a) politique/histoire et idéologie
(histoire des idéologies politiques)
(b) politique/Etat et société
(structures d'organisation sociale)

Le professeur, suivant ses possibilités ou le désir des étudiants, peut choisir d'aborder la question suivant l'un ou l'autre des thèmes secondaires, mais il doit atteindre l'objectif général du cours, et son cours doit être organisé en vue d'atteindre cet objectif.

A noter que le cours et la bibliographie du cours sont en voie de préparation actuellement.

III- INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES (lectures suggérées, surtout à l'attention des professeurs)

COURS 101 (liste à compléter)

1- Discours:

Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard.

Fichant et Pécheux, *Sur l'histoire des sciences*, Maspéro.

Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon.

Russo, "L'Archéologie du savoir de M. Foucault" in *Archives de philosophie* no. 36.

2- Science:

Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, P.U.F.

Le rationalisme appliqué, P.U.F.

Le matérialisme rationnel, P.U.F.

La philosophie du non, P.U.F.

Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion.

Greco, "L'épistémologie de la psychologie" in *Logique et connaissance scientifique*, la Pléiade.

Nagel, *The structure of science*.

3- Idéologie:

Herbert, "Réflexions pour une théorie générale de l'idéologie" in *Cahiers pour l'analyse* no. 9.

"Réflexion sur la situation théorique des sciences sociales..."
in Cahiers pour l'analyse no. 2.

Althusser, "Idéologie et appareils idéologiques d'Etat" in La pensée.
Rompré et St-Pierre, "Essai de sémiologie du hockey" in Stratégie no.2.
Vidal, "Notes sur l'idéologie".

4- Economie

Marx, Préface à la Contribution à la critique de l'économie politique,
Edit. Sociales.

COURS 201

Concernant l'objectif du cours 201, nous n'avons pas trouvé de grands auteurs. Cependant un grand nombre de philosophes, d'historiens des sciences et de la technique explorent de nos jours le champ de recherches défini par l'objectif. Aussi nous ne proposons pas d'auteurs obligatoires, mais une liste bibliographique sélective dans laquelle le professeur pourra puiser. Ces titres sont surtout valables pour le sous-thème (a) du contenu du cours 201 mais il y a aussi des éléments pour le sous-thème (b) du même contenu.

1- Mathématiques

Badiou, Le concept de modèle, Maspéro.

Bouveresse, La parole malheureuse, Minuit

Brunschvicg, Les étapes de la pensée mathématique, P.U.F.

- Cavaillès, *Philosophie mathématique*, Hermann.
 Serres, *Hermès et la communication*, Minuit.
 Vuillemin, *La philosophie de l'algèbre*, P.U.F.
 Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophique*, Gallimard.
 Investigations philosophiques, Gallimard.
 Carnets 1914-18, Gallimard.

2- Sciences physiques et biologiques

- Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, P.U.F.
 Le rationalisme appliqué, P.U.F.
 L'activité rationaliste de la physique contemporaine, P.U.F.
 La philosophie du non, P.U.F.
 Le matérialisme rationnel, P.U.F.
 Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Vrin.
 Etudes d'histoire et de philosophie des sciences, Gallimard.
 Carnap, *La science et la métaphysique*, Hermann.
 Le problème de la philosophie de la science, Hermann.
 Fichant et Pécheux, *Sur l'histoire des sciences*, Maspéro.
 Heisenberg, *La nature dans la physique contemporaine*, Gallimard.
 Jacob, *La logique du vivant*, Seuil.
 Koyré, *Etudes d'histoire de la pensée scientifique*, P.U.F.
 Etudes newtoniennes, Gallimard.
 Etudes galiléennes, Hermann.
 Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion.
 Mach, *Le développement de la physique contemporaine*, Gallimard.

Popper, *Logique de la découverte scientifique, (édition anglaise)*

Scheffler, *L'anatomie de l'investigation scientifique, Seuil.*

Logique et connaissance scientifique, la Pléiade.

Cahiers pour l'analyse nos. 9 et 10.

(Auto-) critique de la science, Seuil.

3- Sciences humaines

Althusser, *Lire le Capital, I et II, Maspéro.*

Engels, *Anti-Dühring, Ed. Sociales.*

La dialectique de la nature, Ed. Sociales.

Foucault, *Les mots et les choses, Gallimard.*

L'Archéologie du savoir, Gallimard.

Godelier, *Rationalité et irrationalité en économie, Maspéro.*

Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme, Aubier.*

Kosik, *La dialectique du concret, Maspéro.*

Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale, Plon.*

Piaget, *Epistémologie et sciences humaines, Gallimard.*

Logique et connaissance scientifique, la Pléiade.

COURS 301

Pour atteindre l'objectif du cours 301, le professeur devra nécessairement faire étudier un texte pris dans chacune des deux séries d'auteurs proposés. (Ce sont des auteurs qui permettent d'aborder la question essentielle de ce cours).

Première série d'auteurs:

- Merleau-Ponty*, *La phénoménologie de la perception*, Gallimard.
Le visible et l'invisible, Gallimard.
Eloge de la philosophie, Gallimard.
- Platon*, *Le Phédon*, *Le Phèdre*, *Le Gorgias*, *Le Sophiste*, *La République*,
La Lettre VII.
- Sartre*, *La Transcendance de l'ego*, Vrin.
L'Être et le Néant, Gallimard.
La critique de la raison dialectique, Gallimard.

Deuxième série d'auteurs:

- Freud*, *Oeuvres en général*.
- Heidegger*, *Lettre sur l'humanisme*, Aubier.
Essais et conférences, Gallimard.
Qu'est-ce que penser ?, coll. *Epiméthée*, P.U.F.
Qu'est-ce que la philosophie ?, Gallimard.
Questions II, Gallimard.
- Nietzsche*, *Oeuvres en général*.

Commentateurs

Nous ne donnons pas d'indications bibliographiques concernant *Platon*, *Sartre*, *Merleau-Ponty*, *Heidegger*, les professeurs dans l'ensemble ayant étudié ces auteurs lors de leurs études universitaires.

Sur Freud

Derrida, *L'écriture et la différence*, Seuil.

Hubert, Piron, Vergotte, *La psychanalyse, science de l'homme*,
Dessart.

Lacan, *Ecrits*, Seuil.

Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F.

Leclaire, *Psychanalyse*, Seuil.

Démasquer le réel, Seuil.

Mannoni, *Freud*, Seuil.

Ricoeur, *De l'interprétation*, Seuil.

Le conflit des interprétations, Seuil.

Sur Nietzsche

Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, P.U.F.

Delhomme, *Nietzsche*, Seghers.

Granier, *Le problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Seuil

Fink, *La philosophie de Nietzsche*, Minuit.

Heidegger, *Nietzsche*, Gallimard.

Rey, *L'enjeu des signes. Lecture de Nietzsche*, Seuil.

COURS 401

Il faut mentionner ici que les indications bibliographiques du cours 401 sont en voie de préparation actuellement.

L'école, la culture et les valeurs

Cet article a fait l'objet d'une publication dans la revue *EDUCATION ET SOCIÉTÉ* (Montréal, oct. 1973, vol.4, no.6, et nov. 1973, vol.4, no. 7.). Il est ici reproduit avec l'aimable autorisation du directeur de cette revue, M. Picard, ainsi que de l'auteur, Pierre Rul-Angenot. (N.D.L.F.)

I- LA CRISE

"Dans la culture occidentale l'âge scolaire a commencé il y a quelque deux cents ans. Peu à peu l'idée s'est généralisée que le passage de tous les enfants par l'école était une condition sine qua non pour les convertir en membres utiles de la société. Il appartient à cette génération d'enterrer ce mythe". (I. ILLICH)

Le Thème: "à quoi sert l'école aujourd'hui" illustre donc l'évanouissement d'une évidence. Poser la question c'est reconnaître déjà que la réponse ne vient pas de soi, qu'elle a cessé d'être l'objet d'un accord **LARGEMENT** partagé. Rien de plus normal, de plus sain pour une société devenue en principe pluraliste dans ses valeurs, ses intérêts, ses aspirations profondes. Au point que l'on se surprend de l'acharnement des uns comme de la panique des autres. On a entrepris, il est vrai, de détrôner une "vache sacrée".

ASPECTS INTERNES

Les faits sont bien connus puisque depuis une dizaine d'années, en particulier après 1968, l'école se trouve aux prises avec les forces du refus et de la contestation. Celles-ci surgissent d'une part à l'intérieur de ses propres murs. En effet le prodigieux essor des connaissances (de la multi à la transdisciplinarité) joint à l'évolution des méthodes et instruments pédagogiques (apprendre à

apprendre et à être) s'effectuent désormais au rythme de l'ordinateur, du câble co-axial et de la bibliothèque électronique. Apparaissent alors dans un même mouvement: une pratique, "l'enseignement-recherche", où s'atténuent certaines frontières entre l'acquisition, le développement et la transmission du savoir; puis, un type d'étudiant, "le s'éduquant", qui épaulé son cheminement auto-évaluatif par la compétence de personnes ressources pertinentes; enfin un champ socio-culturel, "l'environnement éducatif", que l'individu constitue et aménage au gré de la transformation de ses centres d'intérêt. Voilà donc, succinctement, trois dimensions de l'activité éducative qui tendent à réanimer le projet étudiant moribond en offrant une gamme d'alternatives à l'érosion de la confiance dans les institutions d'enseignement et à l'effritement des normes éducatives qu'elles avaient traditionnellement entrepris de promouvoir.

ASPECTS EXTERNES

D'autre part, envisagée de l'extérieur comme un service offert au plus grand nombre, l'école ne peut que partager avec ce dernier bouleversements, rigueurs et aléas qui l'affectent dans ses démarches pour instaurer des cadres plus propices au développement d'une action sociale renouvelée. De fait, la formation du "bon citoyen" représentait classiquement le but éminent par la réalisation duquel l'école se partageait avec la famille et l'Eglise les jalons indispensables et prestigieux de la formation de l'honnête homme, tandis qu'elle forçait le respect d'une philosophie du travail, à l'image des groupements privilégiés, sanctionnée par la

reconnaissance de la valeur du diplôme. Or, à cette notion aujourd'hui inconsistante de l'homme de bien, s'est substituée son prolongement historique sous la forme d'une institution "au service du pouvoir", celui de la technocratie des administrateurs et des élites. Par ailleurs, le champ de l'information, devenu à ce point immense et prégnant, a révélé au delà du village, de la paroisse ou du rang l'univers des possibles et de la différence, et oblige ainsi l'école à redéfinir désormais sur le mode de l'ouverture à l'extérieur la spécificité de ses approches et de ses exigences à l'endroit du rapport connaissances-personnalité.

Par suite, dans le prolongement terme à terme des trois dimensions de l'activité éducative inventoriées tout-à-l'heure, apparaissent maintenant dans un même mouvement une éthique, une attitude, une aspiration. L'éthique de l'expérimentation, donc de la responsabilité, lorsqu'elle oppose la créativité à la répétition asservie, entend rendre concrètement manifeste le refus de l'appel empressé aux règles et aux modèles de comportement qui prévalaient par principe, et elle revendique par conséquent le droit à l'essai personnalisant de même qu'à une forme de pénalisation mieux proportionnée aux erreurs; du marché de l'emploi, on le sait, provient une exigence croissante de recyclage qui contraint à la plasticité individuelle et valorise la capacité d'adaptation novatrice et féconde. L'attitude de libre-examen récuse tout dogmatisme fût-il celui qui émane du prestige, de l'âge ou de l'argument d'autorité; du maître vénéré à l'auxiliaire efficacité des personnes ressources, l'épuration a

retenu en fait les seuls critères fondés sur la compétence et la méthode, la rigueur et l'esprit critique. Quel campus n'a pas répercuté l'écho d'une indignation dont Herbert MARCUSE, avec éloquence, a explicité les tenants en indiquant jusqu'où devait être poussée l'analyse des fondements de la transmutation socio-culturelle, économique et politique qu'il importe désormais de prendre en considération ? L'aspiration à une existence de qualité, enfin, est devenue synonyme de la recherche d'un style de vie plus conforme aux valeurs dont nous éprouvons effectivement le bien-fondé et qu'il nous permet de perfuser et de faire partager; aujourd'hui, la capacité d'enraciner sa vie quotidienne et de lui conquérir de multiples significations tend à apparaître comme l'ultime condition pour échapper aux routines insensées, aux ambitions absurdes, à l'arbitraire stérile ainsi qu'à leurs effets dirimants.

UNE HYPOTHESE

Sous ces deux aspects, interne et externe, l'école et, dans une mesure plus nuancée, l'université, combinent de toute évidence une crise de la transmission des savoirs et des valeurs, docte rôle qui lui avait été dévolu dès ses origines. Cette crise a une histoire dont on sait que les mouvements coïncident pour une large part avec ceux de l'éducation dite "nouvelle". Cependant, de notre point de vue la dimension essentielle de cet effondrement risque de demeurer dans l'ombre si l'on s'en tient à la chronologie et aux écoles. De fait, sous la plume des commentateurs, l'une et l'autre paraissent avoir escamoté ce divorce majeur qui consacre la désarticula-

tion des valeurs, du socle des connaissances positives sur lequel notre civilisation leur avait assuré un appui millénaire.

L'homme, on le sait, a toujours tenté d'éclairer et de fonder le sens de sa destinée, partant, de ses choix et de sa quotidienneté, à la lumière d'une connaissance de la nature humaine telle qu'elle s'inscrive dans un ordre essentiellement naturel ou surnaturel. Notre hypothèse, développée ailleurs(1), d'une fracture irréversible de la vieille équation savoir-vertu-bonheur sous le coup de l'éclatement récent de tous les modèles définitifs de la nature aboutit à cantonner l'indicatif du savoir aux strictes consignes de l'épistémologie et de la technologie dont ses régions relèvent, tandis qu'au delà de cet enfermement, elle contraint l'impératif des valeurs, en quête de fondement, à l'alternative de l'adhésion absolue à la vérité ou du compromis relativiste propre à l'accord des esprits en situation.

En conséquence, puisque de surcroît les savoirs sont à présent d'autant plus difficilement transmissibles qu'ils vieillissent plus vite, une école renouvelée peut recouvrer, dans le domaine des connaissances, une initiative directrice affermie par le soin apporté aux seuls apprentissages essentiels et par le souci de prémunir contre les agences de publicité. Mais, sous peine de reconduire l'imposture, elle doit s'interdire tout dessein de former quelque "type d'homme" inéluctablement à la solde d'une idéologie toute préoccupée de sa reproduction.

1) Voir *Travaux du Centre de Recherche Prospective en Education*, U.Q.T.R., 1970 et 1971.

L'école n'est cependant pas indifférente aux valeurs. Elle pourrait avoir précisément pour tâche de contribuer à lier les activités éducatives relevant de ses aspects internes aux dimensions éthiques et critiques que nous leur avons vu être respectivement complémentaires.

II- LA RESOLUTION

DEUX AXES

"Tout individu porte en lui non seulement l'image de ce qu'il est dans l'instant, mais aussi une série d'images de lui-même tel qu'il désire être dans le futur... on pourrait penser que l'enseignement, qui est censé développer l'individu et renforcer ses facultés d'adaptation, fait tout ce qui est en son pouvoir pour aider les enfants à trouver la "bonne" attitude envers le temps et à acquérir le sens du futur. Rien n'est plus éloigné de la vérité... On tourne l'élève vers le passé et non vers l'avenir. Le futur, banni des cours comme il l'est, est également banni des consciences. Tout se passe comme s'il n'y avait pas d'avenir." (A. TOFFLER)

Ce constat de faillite illustre nombre d'analyses et inaugure un plaidoyer de principe. En effet, confrontées au fait contraignant d'une société dite aujourd'hui "technétronique", les institutions d'enseignement, comme d'autres, s'essoufflent dans la quotidienneté tapageuse des mises à jour en surface et s'émiettent par

leur souci timoré de couler les fondements de la vieille vérité dans les moules dont on sait à présent qu'ils échappent à toute forme fixe. C'est qu'il nous manque, pour appréhender "un monde giratoire, des notions pivotantes". (J. DUBUFFET)

Car l'école qui se dit devenue un "moyen parmi tant d'autres" se condamne, au vrai, à n'avoir rien dit si elle n'entreprend pas aussitôt de spécifier sa stratégie propre dans le concert des média et d'inscrire le jeu de ses finalités au creux d'une **société** à construire. Les hypothèses qui tissent la toile de fond d'un tel devenir s'articulent alors autour de deux axes essentiels: celui de la prospective par laquelle l'homme entend définir aujourd'hui l'ensemble des relations nouvelles qu'il établit avec le temps; celui de l'environnement pour désigner désormais tous les rapports à l'intérieur desquels une trame de projets implique quelque saisie particulière de l'espace. En tous les points où ces axes se nouent, surgit un champ de valeurs sous une forme renouvelée de l'utopie.

CHERCHER: UNE EXPLORATION VITALE

Substituer à une relation maximale au savoir une relation optimale c'est, pour l'enseignement-recherche, promouvoir une conception qualitative de l'accès aux connaissances telle qu'elle accentue la transition de l'ignorance du débutant à celle, plus raffinée, du chercheur; et cela dans le dessein ultime de dissoudre pour le compte de l'étudiant la frontière arbitraire entre être enseigné (dépendance itérative) et chercher (initiative créatrice). Cette dé-

marche se déroule d'ailleurs en revers de l'approche quantitative séculaire dont elle disqualifie l'encyclopédisme intellectuel: en effet, les nouvelles connaissances accumulées dans le registre individuel du savoir sont, en tant que réponses, lestées d'une stricte valeur d'usage; par contre, elles tirent en réalité leur signification profonde d'une conversion intime au cours de laquelle chaque information nouvelle est envisagée moins d'abord dans son opportunité utilitaire que comme l'occasion d'un élargissement du champ d'où surgissent les questions dont le savoir même dépend dans sa positivité et son progrès. "La science de l'ignorance n'existe pas, remarquait Jean FOURASTIE: je plaide pour qu'elle soit construite".

Ce renversement de perspective, qui fait primer la qualité et la profondeur de l'interrogation sur l'enfermement exclusif dans le réseau toujours provisoire des connaissances déjà constituées, aboutit tout naturellement à réconcilier les questions moulées dans une technique et rigoureuse, et toutes les autres d'apparence moins prestigieuse, avec leur commune origine: les préoccupations et les aspirations de chacun d'entre nous immergés dans la vie quotidienne. Par les fractures qu'elles introduisent sans relâche dans notre univers de certitude (réponses sécurigènes), ces interrogations issues de l'expérience ouvrent sur un espace physique et mental à explorer, dévoilant du même coup des perspectives d'avenir insoupçonné. L'éthique de l'expérimentation, on le sait, anime ces cheminements tentaculaires et titubants d'authenticité; et elle se manifeste sous la forme de l'hypothèse jusqu'au coeur des connaissances les plus

abstraites. En ce sens précis Michael POLANYI entend la surprenante expression: "personal knowledge".

LA CULTURE: UN POUVOIR DE MODELER

Aussi bien, après avoir récupéré aux sources vives de la science et de la technologie le dynamisme d'initiative et de créativité que leur impérialisme impénitent lui avait subtilisé, l'étudiant-chercheur s'est fait "s'éduquant" (Pierre ANGERS). En d'autres termes, il demande à ses anciens maîtres de se constituer personnes ressources pour épauler de leurs compétences combinées un curriculum dont il oriente la direction et balise les étapes puisqu'il va jusqu'à revenir à l'auto-évaluation. Or, de même que s'estompe la frontière entre l'enseignement et la recherche pour envisager dans le seul contexte existentiel la genèse de toutes nos interrogations, ainsi désormais ce cheminement en quête de son autonomie n'aura de sens que si les ressources inventoriées permettent ultimement à cet étudiant de réaliser la double démarche suivante.

Etablir et exprimer des liens "significateurs" entre son cadre d'expérience personnel et la société globale qui y préside, c'est-à-dire, au cours du même périple, entreprendre de modifier ces cadres et, de proche en proche, cette société globale conformément aux arguments critiques et au rythme des aspirations plus floues que sa maturation progressive lui aura décidément inspirés. C'est bien dire que l'espace-temps symbolique d'une culture sera sans répit en cours de réaménagement pour autant que les personnes et les systèmes

qui en alimentent la trame prolongent courageusement jusqu'à l'exercice concret du pouvoir critique les intentions mobilisatrices de leurs projets collectifs. Sinon, la culture continuera de s'identifier aux formes subtiles de la répression et à s'apparenter aux dimensions péjoratives de toutes les idéologies: savoirs en bouteille et lavage de cerveaux.

L'INTERET: UNE QUESTION D'IMPORTANCE

Les pratiques et éthiques envisagées jusqu'ici dans leur complémentarité et leur articulation solidaire d'une représentation ouverte de l'espace et du temps paraissent devoir culminer dans une conception vigilante de l'environnement éducatif. Celui-ci abrite en effet de fâcheux malentendus puisqu'un behaviorisme à la mode s'en est emparé sous le slogan: "dis-moi qui tu veux être, je te dirai à quels lieux te soumettre". Or, l'environnement éducatif n'est pas du tout l'espace du conditionnement qui forme à la mesure des ressources qu'il recèle; c'est, au contraire, le long cheminement d'apprentissage à convertir en faits proprement culturels (voir ci-haut) toutes espèces d'expériences humaines et d'informations qui constituent la toile de fond de cet espace d'expérience intime.

A partir des premières préoccupations brumeuses se dessinent plus nettement en filigrane des nervures à ramifications croissantes exprimant en termes d'intérêt (latin: inter-est) le dynamisme qui décide à franchir l'intervalle jusqu'au prochain foyer d'attraction,

et en termes d'importance (latin: inter-est) ce même dynamisme qui, cette fois, manifeste dans un seul mouvement ce que sont nos valeurs approximatives, leurs fondements et leur nouvel enracinement au coeur de la subjectivité. Car importer c'est proprement incorporer un élément extérieur, donc étranger, dans le champ des significations déjà éprouvées (Eugène MINKOWSKI). C'est, en préférant la rupture à la continuité, le risque à la conformité, la marge à la normalité, inventer un style qui rayonne en ambiance, une esthétique des relations humaines où domine le souci du climat.

Nos groupes sociaux, notre société dans son ensemble figurent donc un immense puzzle dont il nous manque les pièces essentielles et dont nous avons perdu l'image-témoin (crise du modèle de la nature). Parier pour la lézarde contre le ciment c'est entreprendre désormais de bâtir l'utopie: "l'être-pas-encore" (Ernst BLOCH). Parce que de toute manière les murs valent toujours bien moins que les hommes qui les font et les défont...à coup sûr lorsqu'il s'agit des murs de l'école.

Pierre Rul-Angenot

PROFESSEUR AU DEPARTEMENT DE
PSYCHOLOGIE, U.Q.T.R.

